BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME XVII.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

Depuis l'invasion des Gaulois en Macédoine, jusqu'à la conquête de toute la Grèce par les Romains.

PAR M. GAST. 3.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

Depuis l'invasion des Gaulois en Macédoine, jusqu'à la conquête de toute la Grèce par les Romains.

PAR M. GAST.

CHAPITRE X.

Consulat de Paul-Emile. Il marche contre Persée, et le force dans ses retranchemens sur les bords du Pénée. Bataille de Pydna. Persée s'enfuit à Pella, à Amphipolis, dans la Samothrace, et se rend enfin au général romain.

LES Romains faisoient depuis trois ans la guerre à la Macédoine, sans obtenir de grands avantages. On crut enfin trouver dans Lucius-AEmilius Paulus, plus connu sous

le nom de Paul-Emile, le général capable de terminer cette entreprise avec honneur. Il étoit fils de cet autre Paul-Emile, qui à la bataille de Cannes, n'avoit pas voulu survivre au carnage de ses compatriotes. Il avoit été consul quinze ans auparavant, il s'étoit distingué par ses talens militaires et une probité irréprochable. Dégoûté d'avoir demandé une seconde fois le consulat sans pouvoir l'obtenir, Paul-Emile renonça à la vie politique. Le seul tort qu'on eût à lui reprocher, c'étoit d'avoir répudié sa femme Papiria, dont la conduite étoit à l'abri du soupçon, et qui descendoit d'une des plus nobles familles de Rome. Elle avoit vécu plusieurs années avec lui; de leur union étoient nés plusieurs enfans, dont deux fils qui promettoient de faire l'ornement de cette maison illustre.

Paul-Emile étoit ainsi parvenu dans la retraite à l'âge de soixante ans, mais il conservoit toute la vigueur du corps et de l'esprit. Sa fermeté et sa sévérité naturelles le rendoient propre à réprimer la licence du soldat romain, licence qui n'étoit que trop favorisée par le relâchement de la discipline. Il consentit à se remettre sur les rangs des candidats, et fut élu consul par le suffrage unanime de toutes les tribus. Si nous en croyons Plutarque, on lui donna aussitôt le commandement de la guerre de Macédoine, sans tirer les départemens au sort, comme c'étoit la coutume.

L'énergie et le discernement qu'il montra en entrant dans cet emploi, prouvèrent qu'on n'avoit pu mieux choisir. Il commença par obtenir du sénat, que trois commissaires fussent chargés de prendre une connoissance exacte de l'état de la flotte et des ar-

mées en Macédoine, des magasins, des forteresses, de la position de l'ennemi, et enfin de la confiance que les Romains pouvoient avoir dans leurs alliés.

Le rapport des commissaires apprit quelles avoient été les fautes des précédens généraux. Le premier soin de Paul-Emile fut de faire sortir l'armée romaine de l'état de foiblesse où elle étoit. Anicius, préteur, fut envoyé en Illyrie avec des forces considérables, au secours d'Appius Centon. Octave, autre préteur, fut nommé commandant de la flotte. Les nouvelles levées furent rassemblées avec toute la diligence possible. Onze jours après être parti de Brindes, Paul-Emile se trouva en personne à la tête de l'armée de Macédoine, quoiqu'il se fût arrêté en route à Delphes, pour célébrer un sacrifice.

Quelques avantages que Paul-

Emile tirât de ces vigoureux efforts, ce ne fut rien auprès de la facilité que lui donnèrent la timidité et l'avarice sordide de Persée. Pendant l'hiver qui avoit été plus rigoureux que de coutume, lorsque les Romains, cernés de tous côtés, ne savoient d'où tirer des vivres, lorsque les routes n'étoient praticables que pour les naturels du pays, le roi de Macédoine ne fit pas la moindre tentative pour les chasser de cette partie du pays, et reprendre les défilés de Tempé. Il ne songea pas même à faire en Thrace une campagne d'hiver dont le succès eût été infaillible.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Persée avoit enfin déterminé une tribu des Bastarnes à venir à son secours, moyennant un subside considérable de dix pièces d'or pour chaque cavalier, cinq pour chaque fantassin, et mille pour chaque offi-

cier supérieur. Ils étoient déjà, au nombre de dix mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie, à vingt quatre lieues du camp macédonien. Quand le roi se vit à la veille de faire un si grand sacrifice d'argent; sa passion dominante se réveilla; il envoya Antigone porter de riches présens aux chefs de ces barbares, afin d'éluder l'accomplissement de ses obligations.

Cléondicus, chef des Bastarnes, exigea avec fermeté l'exécution du traité. Antigone revint auprès de Persée, qui le renvoya auprès des Bastarnes, dire qu'il n'avoit besoin que de cinq mille cavaliers. Hé bien! dit Cléondicus, avez-vous du moins apporté la solde de ces cinq mille hommes? Sur la réponse évasive d'Antigone, il entra en fureur, ordonna à ses troupes de se retirer, et sema le ravage et l'effroi

sur son passage. Antigone fut trop heureux de sauver sa vie.

La défection des Bastarnes fut une perte irréparable pour Persée. C'étoit, suivant Plutarque, les plus beaux hommes qu'on eût jamais vus en Macédoine : ils ne pouvoient être comparés à d'autres guerriers, pour leur agilité, leur instruction dans tous les exercices militaires, leur audace et leur mépris du danger. Négligeant la navigation, l'agriculture et la vie pastorale, ils ne respiroient que pour la guerre et les conquêtes. Si cette troupe de braves se fût avancée en Thessalie pendant que Persée se seroit maintenu dans son poste sur l'Enipée, Tite-Live avoue que la situation de l'armée du consul eût été des plus critiques.

Le roi de Macédoine auroit pu à la même époque, reconquérir l'amitié et l'assistance d'Eumènes,

mais l'avarice lui fit encore perdre cet avantage. Eumènes irrité par quelques outrages de Marcius, négocia secrètement avec la Macédoine; il offrit, moyennant mille talens [1] de cesser de fournir des secours aux Romains, et moyennant quinze cents [2] de faire la paix. Le marché étoit pour Persée d'un avantage incontestable; mais il ne put se résoudre à donner tant d'argent; après beaucoup de difficultés peu honorables pour chacun des deux partis, Persée consentit à payer le prix convenu, à condition qu'il seroit déposé dans un temple de la Samothrace, jusqu'à ce qu'Eumènes eût rempli ses engagemens.

Cette île étant soumise à l'autorité de Persée, le roi de Pergame trouvoit indifférent que les sommes restassent

[1] Environ 5,400,000 francs.

[2] Environ 8,100,000 fr.

dans les coffres du roi de Macédoine, ou fussent portées dans la Samothrace : ainsi les négociations furent rompues [1].

La bassesse du monarque macédonien éclata plus particulièrement dans sa conduite envers Gentius, prince illyrien. Le district sur lequel régnoit Gentius étoit baigné à l'ouest par la mer adriatique, il étoit séparé à l'est de la Macédoine par une chaîne de montagnes, et s'étendoit au midi vers cette partie de l'Illyrie que les Romains réclamoient par droit de conquête.

La situation des états de ce prince faisoit donc de lui un ami désirable pour la Macédoine, ou un ennemi dangereux. Persée et les Romains recherchèrent son alliance; il se montra

[1] Quelque temps après les Romains eurent connoissance de ce projet de traité, et ne le pardonnèrent jamais à Eumènes.

plus disposé en faveur de la Macédoine, et exigea seulement un paiement de trois cents talens [1]. Persée, après avoir employé toutes les lenteurs diplomatiques, afin d'obtenir des conditions plus modérées, se trouva dans une position où le délai n'étoit plus possible. Il eut recours à un odieux stratagême.

Il accepta les conditions, et pria Gentius d'envoyer des ambassadeurs pour recevoir les subsides, et jurer en même temps l'exécution du traité. Les sommes furent comptées, et le serment prêté solennellement en face de toute l'armée. Il falloit que des messagers portassent sur-le-champ au roi illyrien le rapport de cette cérémonie; le poids de tant d'argent les eût embarrassés dans leur voyage; ils ne prirent que dix talens, et laissèrent le reste dans des coffres, re-

[1] 1,620,000 fr.

vêtus du cachet des ambassadeurs illyriens, afin qu'ils fussent remis sans délai à des personnes de confiance.

Gentius n'eut point de soupçons; on lui dit que le reste du trésor étoit en route. Afin de prouver son attachement à la Macédoine, il fit arrêter aussitôt deux envoyés romains qui étoient près de lui.

C'étoit là le but unique de Persée. Gentius s'étoit avancé trop loin pour pouvoir reculer, sans attirer sur lui la colère des Romains. En conséquence, Persée fit retenir le surplus des subsides. Il ne retira cependant aucun fruit de cette politique abominable; il perdit au contraire un allié par la ruine totale de Gentius. Ce prince, sans foi, fut privé à la fois de la couronne et de la liberté : Anicius, préteur, le fit conduire à Rome en captivité avec toute sa famille.

La plus grande partie de la Grèce n'en désiroit pas moins les succès de Persée, bien convaincue que, du sort de la Macédoine, dépendoit celui de tous les Grecs. Les Asiatiques, malgré leurs liaisons avec Rome, ne pouvoient voir, sans effroi, s'écrouler la puissance macédonienne. Prusias, roi de Bythinie, le plus servile de tous les vassaux de Rome, osa lui adresser, par ses ambassadeurs, des remontrances contre la prolongation de la guerre. Les Rhodiens firent plus; ils sommèrent à la fois les Romains et le roi de Macédoine de mettre bas les armes, menaçant de se déclarer contre celui des deux partis qui refuseroit d'adopter des mesures pacifiques. Telle fut l'extravagance de Persée, qu'il rejeta, ou n'aperçut pas les ressources qui eussent pu le sauver. Il se trouva enfin abandonné de tous, parce qu'il avoit

été le premier à abandonner ses alliés.

La présence de Paul-Emile donna une nouvelle vigueur aux armées romaines; il commença par améliorer leur discipline. On permettoit aux soldats des avant-postes l'usage des boucliers; d'où il résultoit de nombreux inconvéniens. Les hommes rassurés par cette armure défensive, épioient souvent avec moins de vigilance l'approche de l'ennemi. Ils résistoient et livroient des escarmouches, lorsque leur devoir eût été de se replier, et de donner l'alarme aux autres postes. Fréquemment on en avoit trouvé endormis sur leurs boucliers; et le reflet de ces armures, pendant la nuit, avertissoit l'ennemi de leur présence.

Le consul ordonna, en conséquence, aux détachemens qui formeroient les gardes avancées, de laisser leurs boucliers derrière eux.

C'étoit aussi la coutume de donner l'ordre à haute voix à toute l'armée ; le prétexte d'avoir mal entendu occasionnoit ou justifioit bien des négligences. Le consul voulut qu'à l'avenir les tribuns militaires donnassent à voix basse l'ordre au premier centurion ; celui-ci à l'officier qui venoit après lui, et ainsi de suite de grade en grade.

En même temps il ne négligea rien pour assurer la subsistance et la santé de l'armée.

Persée restoit toujours posté sur la rive opposée de l'Enipée [1]. On étoit dans une saison où le lit en étoit guéable en beaucoup d'endroits. Il avoit fortifié son camp, du côté de la rivière, par des palissades qui concouroient, avec la hauteur et la pente roide de la berge, à rendre les

[1] L'an 164 avant J. C.

approches difficiles et l'attaque fort hasardeuse.

Paul-Emile, après le mauvais succès de quelques tentatives, changea de plan. Il découvrit un passage par le mont Olympe, vers le château de Pythium, lequel conduisoit sur les derrières du camp macédonien, dans un endroit qu'aucun retranchement ne défendoit. Il y envoya un détachement de huit mille hommes, commandés par Scipion Nasica et Fabius Maximus, son fils aîné.

On avoit donné à ce détachement l'ordre ostensible de s'embarquer sur la flotte, et de faire une descente sur divers points des côtes de la Macédoine; mais les instructions secrètes étoient de retourner dès la nuit, et de gravir une montagne sur le sommet de laquelle on avoit calculé qu'il pourroit arriver de bonne heure dans la matinée du troisième jour. Paul-

Emile eut soin en même temps d'attirer l'attention des ennemis dans la plaine, par de fausses attaques sur toute la ligne.

Les Macédoniens avoient négligé ce passage du mont Olympe ; les Romains s'avancèrent sans obstacle, jusqu'à ce qu'un déserteur crétois ayant enfin averti de leur approche, douze mille hommes furent envoyés contre eux : mais il étoit trop tard ; les Romains s'étoient déjà emparés du sommet. Après un combat court et opiniâtre, les Macédoniens furent repoussés et chassés en désordre vers leur camp, où ils répandirent l'alarme.

Le roi, frappé d'une terreur panique, perdit, suivant sa coutume, tous les avantages de sa situation ; il leva son camp, s'enfuit à Pydna, et ne s'y crut pas encore assez en sûreté. Il parloit de disperser son armée, d'en-

fermer les bestiaux et les grains dans diverses places fortes de la Macédoine, de dévaster le pays pour couper les vivres aux Romains, et de se retirer enfin dans ses provinces intérieures, où d'innombrables défilés rendroient vaine la poursuite de l'ennemi.

Les représentations de ses officiers le firent revenir à des vues plus magnanimes. Il fit ranger son armée en bataille sous les murs de Pydna. Paul-Emile ne tarda pas à s'y montrer avec toute la sienne.

Scipion Nasica, enflé du dernier succès, pressa le consul de commencer aussitôt l'attaque; mais les Macédoniens s'étoient remis de leurs fatigues, tandis que les Romains étoient exténués; parce qu'ils avoient beaucoup souffert de la soif et de l'ardeur du soleil, en faisant dans des routes sablonneuses des marches précipitées.

Jeune homme, répondit le consul, à votre âge j'eusse pensé comme vous; au mien, vous ferez comme moi. Il fit tracer l'enceinte d'un camp, protégé par un fossé et un rempart. Son armée y entra dans le meilleur ordre.

La nuit suivante, il arriva une éclipse de lune. Les soldats romains en étoient instruits : le tribun Sulpicius Gallus l'avoit annoncée d'abord au consul, et avec sa permission à toute l'armée.

Ce phénomène excita les plus vives terreurs dans le camp macédonien. Les gens de ce pays ne le voyoient jamais sans effroi; ils furent persuadés que l'obscurcissement du disque de la lune présageoit l'extinction de la gloire de la Macédoine.

Le lendemain matin, les deux armées se mirent en bataille : c'étoit plutôt pour s'observer réciproquement, que dans l'intention sérieuse

d'engager une action. Le consul, aussi bien que le roi, montrèrent dans toute leur conduite beaucoup d'irrésolution et d'inquiétude. Dès le point du jour, Persée se retira de la plaine de Pydna, sous prétexte d'aller présenter ses prières à Hercule, divinité qui, comme l'observe Plutarque, n'exauce jamais les poltrons. Paul-Emile retarda aussi la bataille, mais avec plus d'art; il sacrifia victime sur victime, sous prétexte que les présages n'étoient pas encore favorables. Enfin, au vingt-unième sacrifice, les aruspices eurent ordre d'annoncer à l'armée que les Dieux leur promettoient la victoire, à condition qu'ils se tiendroient sur la défensive.

Les historiens romains ne se font pas scrupule d'avouer que cet oracle fut une ruse de guerre. Pendant la première partie du jour, les Romains

avoient le soleil en face : Paul-Emile recula l'engagement jusqu'à l'époque où le soleil étant à son coucher, cet inconvénient cessa d'exister.

La phalange macédonienne étoit d'ailleurs dans une position avantageuse ; elle présentoit à la vue un front impénétrable de boucliers et de lances entremêlées, qui sembloit braver l'assaut le plus intrépide. Paul-Emile fut obligé d'avouer que ce spectacle produisit sur son esprit une impression telle qu'après cette journée, il ne put jamais y penser sans frémir. Il désiroit, en conséquence, que les Macédoniens commençassent l'attaque, afin que leurs rangs se rompissent pendant la marche.

Telles furent les raisons que le consul donna à sa conduite. Tite-Live cependant croit qu'il n'avoit d'autre objet que de retenir l'impétuosité des soldats romains, et de

rester au moins un jour sans livrer bataille. Enfin, un accident imprévu mit fin à toute hésitation. Vers trois heures de l'après-midi, quelques soldats thraces cherchant à intercepter un convoi romain, ou, selon d'autres, à s'emparer d'un cheval qui s'étoit échappé du côté des Romains dans les rangs macédoniens, il en résulta une escarmouche : les deux armées envoyèrent successivement des renforts; enfin une bataille générale se trouva engagée.

Dans le commencement de l'action, les Romains furent menacés d'une déroute totale. La première ligne, en attaquant le front de la phalange macédonienne, fut rompue et mise en désordre; la seconde découragée se retira. Si ce corps d'infanterie macédonienne se fût porté en avant sans déranger cet ordre serré qui faisoit sa force, c'en étoit

fait de l'armée romaine. La présence d'esprit du consul rétablit les affaires. Il fit partager ses troupes en divers pelotons, qui, au lieu de faire des efforts inutiles contre le rempart formidable que présentoit l'armée ennemie, eurent ordre de se faire jour par les vides que laissoit nécessairement la phalange en se déployant sur un terrain inégal et d'une si vaste étendue.

Cette manœuvre eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre ; dès qu'un espace étoit vide, les Romains perçant au cœur de la phalange, semoient par tout le carnage. Les piques devenoient embarrassantes et inutiles dans les mains des Macédoniens : les rangs étant trop entassés, les soldats étoient massacrés sans pouvoir opposer de résistance.

L'armure des Romains avoit d'ailleurs dans la mêlée un avantage

considérable sur celle des Macédoniens. L'épée macédonienne étoit trop courte ; les boucliers étoient petits et minces. Les Romains, au contraire, avoient des boucliers qui les couvroient de la tête aux pieds, des épées pesantes, d'une bonne trempe, et qui faisoient un effet terrible.

Pendant que la phalange étoit ainsi mise en désordre, les flancs et l'arrière-garde étoient attaqués avec le même succès. La victoire n'étoit plus douteuse ; la fureur des combattans commençoit à se ralentir, lorsqu'un événement aussi malheureux qu'inattendu vint augmenter le carnage de cette sanglante journée.

Le jeune Caton, fils du censeur, et qui épousa par la suite une des filles du consul, perdit son épée. Après qu'il se fût couvert de gloire dans l'attaque de la phalange, son

arme lui échappa de la main, et il la chercha long-temps sans pouvoir la retrouver. C'eût été une honte pour un soldat de revenir, même vainqueur, sans son épée. Il courut de rang en rang, se plaignant de son malheur, et implorant le secours de ses compagnons et de ses amis. Un grand nombre le suivirent, ils fondirent avec lui sur l'ennemi et combattirent avec vigueur, jusqu'à ce qu'enfin la fatale épée eût été retrouvée sous un monceau d'armes et de cadavres.

Enivrés de ce succès, les Romains redoublèrent d'ardeur pour charger le petit nombre d'ennemis qui restoit en bon ordre. Trois mille Macédoniens, tous hommes d'élite, étoient jusques-là restés dans leurs rangs; ils furent égorgés jusqu'au dernier.

Le reste de l'armée s'enfuit, mais

très-peu de Macédoniens s'échappèrent ; on les poursuivit toute la nuit l'espace de plus de cinq lieues. Les montagnes voisines étoient jonchées de morts et de mourans ; la rivière Leucus que les Romains passèrent le lendemain matin, étoit teinte de sang.

Si nous en croyons Plutarque, cette bataille mémorable fut décidée en moins d'une heure ; ce qu'il dit du nombre des morts n'est pas moins étonnant. Vingt-cinq mille Macédoniens furent tués ; les Romains ne perdirent que cent hommes tout au plus, et, selon Scipion-Nasica, seulement quatre-vingts. Au surplus, d'après les circonstances même de la bataille, ce rapport est plus que douteux.

Il est encore remarquable que les auxiliaires du roi de Macédoine, et particulièrement la cavalerie thrace

qui avoit rendu de grands services à la bataille du Pénée, ne prirent, à ce qu'il paroît, aucune part à l'action. Ces troupes avoient-elles été corrompues par l'or des Romains, ou bien dédaignèrent-elles de combattre pour un prince qui n'avoit pas assez de courage pour combattre en personne? Il est certain, d'après l'autorité de Tite-Live, que les Bisaltes, nation de la Thrace à laquelle Persée s'adressa dans la suite, lui refusèrent leurs secours, et que les Thraces qu'il avoit à sa solde, dès qu'ils eurent atteint les bords du Strymon, abandonnèrent son service et retournèrent dans leurs foyers.

Après la défaite de son armée, Persée épouvanté s'enfuit de Pydna avec un nombreux corps de cavalerie; mais des fuyards de l'infanterie étant arrivés, et insultant les cavaliers à la poltronerie desquels ils im-

putoient la catastrophe, Persée craignit qu'il n'en résultât une émeute dans laquelle il se trouveroit compromis. En conséquence, il quitta la grande route, se jeta dans un bois épais avec une suite peu nombreuse, et, après beaucoup de difficultés, il arriva vers minuit à Pella.

La rage, les remords, la terreur, tourmentèrent l'ame du tyran, et ajoutèrent à sa férocité naturelle. Evètus et Eudée, deux de ses principaux trésoriers, ayant osé lui faire des remontrances, il les poignarda de sa propre main.

Tant de cruauté empêcha les autres grands de s'approcher de lui. Ne sachant où se cacher, ni à qui se fier, il partit de Pella avant le jour, avec tous les trésors qu'il put emporter.

Les seules forces qui lui restassent étoient trois capitaines de troupes auxiliaires (car tous les Macédo-

niens l'avoient abandonné), Evandre, Crétois; Néon, Béotien, et Archidamus, Etolien, avec cinq cents mercénaires crétois. Ils étoient séduits par l'espoir de partager le trésor dont ils le voyoient en possession. Il soupçonna leurs intentions, et pour sauver du moins une partie de ses richesses, il laissa à dessein, sur leur passage, un grand nombre de vases d'or et d'argent qu'ils emportèrent.

Le troisième jour après la bataille, il entra dans Amphipolis, avec un plan aussi peu arrêté que quand il étoit entré à Pella. Il voulut haranguer le peuple en lui présentant son fils aîné, afin d'exciter sa compassion; mais ses larmes l'interrompirent, et il fit signe à Evandre de parler pour lui. Le peuple refusa unanimement de l'entendre, et s'écria avec indignation: Retirez-vous, car vous nous perdriez aussi.

Chassé honteusement d'Amphipolis, Persée se dirigea vers la mer, afin de passer dans la Samothrace; il espéroit trouver un asyle inviolable dans ce lieu réputé sacré.

La conservation de son trésor lui étant aussi précieuse que celle de sa vie, il ne put supporter l'idée de laisser aux Crétois le butin que, dans sa frayeur, il leur avoit d'abord abandonné. Il prétendit que parmi les vases qu'ils avoient emportés, se trouvoient certains objets qui avoient appartenu à Alexandre-le-Grand, et que, s'ils les rendoient, ils recevroient une ample récompense. Les Crétois de ce temps-là surpassoient, dit-on, en ruse et en finesse toutes les nations de la terre; ceux-ci tombèrent néanmoins dans le piège. Comptant sur la parole du roi, ils lui rendirent la plupart des vases qu'il leur demanda pour la valeur de trente talens, mais il viola

sa promesse, et ne leur donna rien en retour.

Dès que l'on sut que Persée avoit fui dans la Samothrace, le préteur Octave mit à la voile, pour l'y aller prendre. Persée avoit cherché un refuge dans le temple de Castor et Pollux. La difficulté étoit de l'en faire sortir sans violer les privilèges d'un sanctuaire pour lequel les payens avoient le plus grand respect. Evandre l'avoit accompagné; les Romains profitèrent de cette circonstance. On demanda aux prêtres à qui appartenoit le gouvernement de l'île, si leur enceinte sacrée n'étoit point souillée par la présence d'un homme entaché de sacrilège, si un tel asyle pouvoit soustraire à la justice des hommes Evandre, l'assassin du roi Euménès, le profanateur impie du temple de Delphes.

Persée, voyant qu'Evandre seroit

livré, trembla pour lui-même. Il n'avoit pas commis un seul forfait dont Evandre ne fût le complice ; l'espoir de sa grace pouvoit le déterminer à tout révéler aux Romains. Il s'efforça de persuader à Evandre d'éviter, par une mort volontaire, les tourmens qui, certainement, lui seroient infligés, s'il tomboit au pouvoir de l'ennemi. Le Crétois feignit d'être convaincu, et promit de s'empoisonner ; mais le roi, voyant qu'il différoit d'un jour à l'autre, et craignant qu'il ne s'évadât, le fit assassiner. Il corrompit Théondas, l'un des prêtres, pour qu'il fît courir le bruit qu'Evandre avoit terminé ses jours par un suicide. Cette perfidie priva le roi du peu de partisans qui lui restoient : presque tous passèrent du côté des Romains.

Le roi de Macédoine avoit déjà sollicité Paul-Emile de recevoir sa

soumission ; quoique sa supplique fût conçue dans les termes les plus humilians, le consul refusa d'écouter toute proposition qui n'auroit pas pour base l'abdication de Persée. La seule ressource qui restât à cet infortuné prince étoit de se sauver sur la côte de Thrace, et d'implorer la protection de Cotys, son dernier allié. Oroandes, capitaine d'un vaisseau crétois, s'engagea à le prendre sur son bord la nuit suivante. Persée fit partir d'avance son trésor, mais lorsqu'il atteignit le rivage, dans une chaloupe, quelle fut sa mortification de ne point y trouver Oroandes ni le vaisseau chargé de ses richesses !

Le roi, après s'être abandonné pendant plusieurs heures à son désespoir, fut forcé de retourner le lendemain dans l'enceinte du sanctuaire : peu s'en fallut que les Romains ne le prissent en route. Pour

surcroît d'infortune, Ion de Thessalonique, son plus cher favori, à qui il avoit confié les plus jeunes de ses enfans, l'avoit indignement trahi, et livré sa famille au commandant de la flotte romaine. Eloigné de tous ses enfans, excepté de son fils aîné, Philippe, sans espoir de salut, et même sans moyens de subsistance, il fut enfin réduit à se rendre à Octave qui le fit aussitôt conduire à Amphipolis, puis au camp du consul romain.

CHAPITRE XI.

Persée est conduit à Rome. On le fait marcher devant le char de triomphe du général romain. Fin misérable de ce prince. Humiliation de la Macédoine. Situation fâcheuse de l'Epire, de l'Etolie etc. Projets des Romains contre l'Achaïe.

PAUL-EMILE reçut le roi d'une manière qui fait peu d'honneur au

vainqueur, quelques torts qu'on puisse reprocher à Persée. Le prince macédonien, succombant lâchement sous le poids de l'infortune, se prosterna le front contre terre, et voulut de ses bras supplians embrasser les genoux de Paul-Emile. Pourquoi, misérable, lui dit l'orgueilleux Romain, pourquoi justifier la fortune par une conduite qui prouve combien tu as mérité ses rigueurs? Pourquoi flétrir mes lauriers et ternir ma gloire, en montrant à mes yeux un ennemi si méprisable, indigne d'avoir un Romain pour adversaire? Le courage, dans un infortuné, est respecté par son ennemi lui-même; la lâcheté, même couronnée du succès, est toujours traitée par les Romains avec mépris.

Il adoucit, néanmoins, la sévérité d'un tel langage, en relevant le prince humilié, et en l'exhortant à

attendre tout de la clémence du peuple romain. Persée ne tarda pas à éprouver amèrement les effets de cette clémence si vantée. Il servit de spectacle à ses ennemis dans les rues de Rome ; il figura, comme ornement, dans la pompe triomphale de son vainqueur, et fut contraint à marcher avec toute sa famille devant le char du consul. Il avoit supplié, avec instances, Paul-Émile de lui épargner cet affront. Il ne tient qu'à toi de t'y soustraire, répondit durement le Romain.

Après la cérémonie du triomphe, Persée fut jeté dans une prison noire et humide où l'on renfermoit les plus infâmes scélérats ; il fut réduit à la même subsistance que ces hommes, le rebut de la société, jusqu'à ce qu'enfin Paul-Emile, honteux sans doute d'un tel excès de cruauté, lui procura un appartement plus commode, et

une meilleure nourriture : mais Persée, incapable de supporter des maux si inouïs, se laissa volontairement mourir de faim.

Suivant une autre version, sa mort fut encore plus terrible. Les soldats qui le gardoient, offensés de quelque injure qu'il avoit proférée contr'eux, résolurent de se venger, et ne trouvèrent pas de meilleur moyen que de l'empêcher de dormir. Ils veillèrent chacun à leur tour, et réussirent si bien dans leur projet, qu'il expira de fatigue. On dit que son fils aîné, Philippe[1], et un des plus jeunes moururent avant lui. Un autre fils, nommé Alexandre, fit assez de progrès dans la langue romaine pour remplir les fonctions d'écrivain : il étoit employé en cette qualité par les principaux magistrats de Rome.

[1] Tite-Live dit que c'étoit un frère de Persée et qu'il n'étoit son fils que par adoption.

Telle est l'incertitude des grandeurs humaines ! telle fut la fin de la maison royale de Macédoine, une des plus illustres qu'on eût vues dans le monde, et dont l'empire sembloit, par sa force et son étendue, devoir durer une longue suite de siècles. Persée régna onze ans; et depuis la mort d'Alexandre-le-Grand, jusqu'au renversement total de la monarchie macédonienne, cent soixante ans seulement s'étoient écoulés.

L'esprit despotique de Rome se montra dans tout son jour au sujet de l'arrangement des affaires de Macédoine, et de sa politique à l'égard des différens états de la Grèce. Dix commissaires furent nommés pour assister le consul dans cette organisation nouvelle. Un nouvel ordre de chose fut établi. On divisa le royaume en quatre districts, dont les habitans respectifs ne pouvoient avoir entr'eux

aucune relation, ni se marier les uns aux autres, ni échanger leurs possessions : chaque partie devoit rester entièrement séparée et distincte du reste. Il ne leur étoit pas permis d'exploiter leurs forêts. Ils ne pouvoient ni importer ni exporter leur sel, à moins d'observer certains règlemens dictés par les Romains. L'usage des armes leur étoit interdit, si ce n'est dans les lieux exposés aux incursions des barbares. Ils étoient autorisés à exploiter leurs mines de fer et de cuivre mais ils ne pouvoient exploiter celles d'or et d'argent ; on craignoit sans doute, que les Macédoniens, en acquérant des richesses, ne recouvrassent un jour quelque portion de leur puissance. On leur refusa toute part dans l'administration, excepté quelques emplois civils de peu d'importance, qui étoient délégués à des officiers municipaux choisis annuellement par le peuple macédonien.

D'un autre côté, tous les nobles, tous ceux qui avoient un commandement quelconque dans les armées et sur les flottes royales, tous les gouverneurs des villes, les officiers de la cour, en un mot tous ceux qui s'élevoient au-dessus du vulgaire par leur naissance, leur fortune, leur genre de vie, ou toute autre circonstance, reçurent l'ordre, sous peine de mort, de quitter leur pays natal avec tous leurs enfans âgés de plus de quinze ans, et de se rendre en Italie.

Les Romains, en renversant le trône, en soumettant ce malheureux royaume au joug encore plus oppresseur de leur sénat, appeloient cela rendre la liberté à un peuple. Ce fut en un point seulement que le changement parut favorable aux vaincus. Les Romains n'exigèrent d'eux que la moitié des impôts qu'ils avoient coutume de payer à leurs rois.

Cette diminution des taxes étoit, il faut le dire, moins le résultat de la compassion que de la nécessité. Le pays n'en pouvoit supporter davantage. Le consul romain ne s'étoit pas contenté de s'emparer des magasins, des greniers nombreux formés par Persée, de piller les palais des rois de tous leurs meubles, des vases et ornemens précieux qu'ils renfermoient en abondance; il avoit encore dépouillé le royaume de ses richesses, et mis la main sur tout ce qui s'étoit offert à lui. Il y a lieu de croire que le butin fût énorme, et que les Romains en cachèrent avec soin le montant; car leurs historiens sont loin de s'accorder à cet égard. On peut seulement s'en faire une idée par un fait que Cicéron et Plutarque ont attesté. Paul-Emile entassa tant d'argent dans le trésor de Rome, au retour de cette expédition,

que les Romains furent exemptés d'impôts pendant l'espace de cent vingt-cinq ans.

Les changemens qu'éprouva l'Illyrie furent dirigés d'après les mêmes principes.

Paul-Emile termina ces arrangemens par la célébration de jeux triomphaux à Amphipolis : toutes les nations voisines, européennes et asiatiques, y furent invitées. La magnificence en fut au-dessus de toute description.

D'Amphipolis, Paul-Emile se dirigea vers l'Epire. Déjà les Epirotes s'étoient soumis : ceux des chefs qui avoient provoqué l'alliance avec la Macédoine, et qui ne trouvèrent pas leur salut dans la fuite, furent passés au fil de l'épée, ou livrés aux Romains. Le consul fit sortir du pays toutes les garnisons romaines, et lui rendit la liberté, moyennant la re-

mise de tout l'or et l'argent qui se trouvoit dans les temples.

Les Epirotes croyoient avoir, par ce sacrifice, obtenu leur sécurité, mais ils ne connoissoient pas la politique romaine. Des détachemens armés furent envoyés sous divers prétextes dans leurs différentes villes, de façon à y arriver à peu près dans le même temps ; ils eurent ordre d'arrêter le même jour et à la même heure tous les habitans, de les réduire en esclavage, de démolir les murs de leurs villes, et de les dépouiller de tout ce qu'ils possédoient. Cent cinquante mille ames furent ainsi, au même instant, condamnées à la servitude, sans être entendues, sans condamnation légale ; toutes leurs villes, au nombre de soixante-dix, furent mises en ruines ; forfait si atroce, et d'une telle perfidie, qu'un

écrivain fort judicieux [1], a dit : Je ne le croirois pas, si quelque historien avoit dit le contraire.

Plutarque s'efforce de disculper Paul-Emile. Suivant lui, cette exécution militaire étoit absolument opposée à son caractère clément et pacifique ; il ne fit qu'exécuter des ordres qu'il ne lui étoit pas permis d'examiner. Mais la manière dont Paul-Emile s'étoit antérieurement conduit, à l'égard des Etoliens, nous donne de lui une toute autre idée.

Le peuple d'Etolie étoit partagé en deux factions, l'une pour les Romains, l'autre qui résistoit de toutes ses forces à leur puissance usurpatrice. Encouragés par les succès de Paul-Emile en Macédoine, deux chefs du parti romain, Lysiscus et Tisippe, obtinrent de Bæbius, général des Romains dans cette contrée,

[1] Raleigh, Histoire du monde.

un corps de troupes avec lequel ils cernèrent la salle où les états étoliens tenoient leurs séances : ils tombèrent à l'improviste sur ceux du parti contraire, passèrent au fil de l'épée cinq cent cinquante victimes, bannirent les autres, et confisquèrent les biens de tous.

Cet attentat fut dénoncé à Paul-Emile par les parens de ceux qu'on avoit égorgés, et par les bannis. Il fit une réponse mémorable : il dit que l'unique question à décider étoit de savoir à quel parti étoient attachés les proscrits ; que s'ils n'étoient pas amis de Rome, ils avoient mérité leur infortune.

Les Romains cependant trouvèrent l'attentat si énorme, que Bæbius fut poursuivi criminellement, et déclaré coupable d'avoir avili des soldats romains en les rendant les instrumens d'un si horrible massacre.

Rien n'étoit oublié pour tenir les Grecs dans une dépendance servile. Néon le Béotien, et Andronicus l'Etolien, deux personnages considérables qui avoient servi sous Persée, eurent la tête tranchée, sous prétexte de trahison contre les Romains. Des émissaires parcoururent toute la Béotie et les états voisins, avec l'ordre exprès de rechercher tous ceux qui s'étoient déclarés pour la Macédoine. Les accusés furent envoyés en Italie pour y subir leur jugement.

Ce système de persécution s'étendit jusqu'en Asie. Labéon extermina les habitans d'Antisse dans l'île de Lesbos, lesquels, pendant la dernière guerre, avoient reçu dans leur port la flotte macédonienne. Leur ville fut ruinée de fond en comble.

De tous les états de la Grèce, l'Achaïe demeura le seul qui ne fût pas

totalement subjugué. Cette république conservoit encore une partie de l'esprit des anciens temps, et les Romains craignoient d'éprouver trop de résistance. Tite-Live assure, qu'après les recherches les plus sévères, on ne trouva pas le moindre vestige d'une correspondance qui eût jamais subsisté entre aucun membre de la nation achéenne et le dernier roi de Macédoine : les Romains n'en envoyèrent pas moins en Achaïe des commissaires qui, soit par la terreur, soit par la subtilité, devoient arracher à l'assemblée générale d'importantes concessions.

CHAPITRE XII.

Desseins perfides des Romains contre l'Achaïe. Déportation des principaux citoyens en Italie. Affaire d'Orope. Guerre des Achéens contre Sparte. Artifices des Romains. Insurrection à Corinthe. Nouvelle Guerre en Macédoine. Prétentions d'Andricus. Avènement au trône de deux autres prétendans, et leur chute.

Les Achéens, forts de leur conscience, étoient loin de soupçonner les vues perverses de Rome; mais qu'ils fussent innocens ou coupables, peu importoit au sénat de cette république. L'Achaïe est-elle à craindre? C'étoit la seule question que l'on se fît à Rome. Quoique déchue de son ancienne splendeur,

l'Achaïe conservoit toujours une apparence imposante. La forme de gouvernement qui avoit été la base de sa prospérité, subsistoit encore. Elle étoit à la tête des états du Péloponnèse, elle possédoit un territoire bien cultivé et populeux. Ses villes étoient nombreuses; quelques-unes, et surtout Corinthe, étoient remplies de ces monumens de la magnificence et du goût que l'on regarde comme des indices de l'opulence et du pouvoir.

Il n'en falloit pas plus pour exciter l'envie et la rapacité des Romains. Les Achéens se distinguoient d'ailleurs par leur discipline, par cette connoissance du métier des armes que l'expérience seule peut donner. Quelques-uns de leurs chefs se distinguoient également dans le cabinet et sur le champ de bataille.

Ce fut dans de telles conjonctures

que les deux commissaires romains, C. Claudius et Cnéïus Domitius AEnobarbus, se présentèrent à l'assemblée générale d'Achaïe. L'infâme Callicrates, vendu aux ennemis de sa patrie, remit à Claudius et à son collègue une liste de tous les citoyens qui s'étoient le plus distingués par leur zèle pour la liberté, et de qui l'on devoit attendre la plus grande opposition. Les commissaires se plaignirent d'abord du concert qui avoit existé entre quelques-uns des principaux citoyens et la Macédoine; ils demandèrent que la peine de mort fût sur-le-champ prononcée contre eux, et promirent de communiquer les noms des coupables, lorsque la sentence auroit été passée.

Cette iniquité révolta l'assemblée; on demanda que les noms fussent d'abord déclarés. Hé bien! reprit le commissaire romain, je déclare cou-

pables tous ceux qui ont rempli la charge de premier magistrat d'Achaïe, ou qui ont commandé vos armées.

En ce cas, répondit Xénon, Achéen d'un rang distingué et d'une vertu irréprochable, je serois donc aussi criminel, car j'ai commandé les armées achéennes. Cependant, je suis prêt à prouver mon innocence, soit ici, soit devant le sénat de Rome.

Le commissaire saisit finement cette proposition. Vous avez raison, dit-il, eh bien! venez vous justifier devant le sénat de Rome. On décréta, en conséquence, que tous ceux qui seroient désignés par les commissaires, partiroient pour Rome, afin de rendre compte de leur conduite [1].

Ce fut ainsi qu'un arrêt vague, arbitraire, sans aucun motif, éloigna de l'Achaïe les hommes les plus

[1] L'an 163 avant J. C.

estimables, les plus habiles et les plus fidèles, au nombre de plus de mille.

Le traitement qu'on fit subir à ces prisonniers illustres démontra clairement quelles étoient les intentions de Rome. Au lieu de les entendre, au lieu de prendre les informations les plus légères sur la vérité de l'accusation, le sénat décréta arbitrairement qu'ils seroient dispersés en différentes villes de l'Etrurie. On donna pour excuse à ces procédés odieux, que leur justification avoit déjà été entendue et leur condamnation prononcée par leurs propres concitoyens. Les états d'Achaïe envoyèrent en vain députations sur députations, pour désavouer leur prétendue sentence et supplier le sénat de prendre connoissance des faits. Polybe nous a conservé la réponse du sénat à l'une de ces ambassades. Il ne seroit, dit-on, avantageux ni pour

vous (parlant des chefs actuels de l'Achaïe) ni conforme aux intérêts de votre nation, que les exilés retournassent en Achaïe. Enfin après un intervalle de dix-sept ans, lorsque les deux tiers de ces malheureuses victimes avoient péri, lorsque l'Achaïe étoit si humiliée que le courage d'un petit nombre de ses citoyens n'étoit plus à craindre, le sénat accorda à ceux qui survivoient un pardon si long-tems sollicité. On n'eût point eu cette indulgence, si Caton n'eût dit avec énergie : nous disputerons-nous éternellement sur la question de savoir si une poignée de vieillards auront la permission d'aller se faire enterrer dans leur patrie? Lorsque le décret fut passé, Polybe implora la médiation de Caton auprès du sénat pour qu'il fît rendre aux proscrits les honneurs dont ils avoient été dépouillés. Polybe, répondit Caton, vous

n'imitez point la sagesse d'Ulysse ; vous voulez retourner dans l'antre des Cyclopes chercher quelques misérables objets que vous y avez laissés [1].

La déportation en Italie des personnages les plus influens de l'Achaïe n'étoit qu'une foible partie du plan d'asservissement formé par les Romains. Après avoir écarté ces obstacles à leurs desseins tyranniques, les Romains marchèrent avec plus de confiance. Ce qui avoit principalement contribué à rendre les Achéens formidables, c'étoit leur association avec les nombreux états dans le Péloponnèse. Les Romains avoient pour but de dissoudre cette confédération. Sulpicius Gallus fut en conséquence envoyé en Grèce, afin d'encourager l'esprit de discorde et de faction parmi les états dont se composoit la ligue achéenne. Il étoit chargé d'offrir au

[1] L'an 146 avant J. C.

nom du sénat assistance et protection à tous ceux qui consentiroient à être démembrés de ce corps redoutable. L'esprit du temps n'étoit que trop favorable à ce plan insidieux.

Les Spartiates surtout ne supportoient qu'avec impatience leur état d'abjection ; ils souhaitoient ardemment l'occasion d'exciter une révolution. Les assemblées des états d'Achaïe étoient tumultueuses et dans une indécision perpétuelle ; les familles des exilés faisoient retentir leurs plaintes, le peuple étoit tout prêt à se révolter.

Sulpicius exécuta donc sa commission sous les plus heureux auspices. Pleuron, ville d'Etolie, incorporée depuis peu dans la ligue achéenne, demanda à en sortir, et fut déclarée un état indépendant.

Des discussions relatives à des limites entre les Lacédémoniens et les

Argiens furent soumises à l'arbitrage du commissaire romain. Cela ne remplissoit pas ses vues ; il préféra laisser l'objet de litige à la décision de l'Achéen Callicrates ; c'étoit l'homme qu'il falloit pour envenimer le ressentiment au lieu de le calmer. D'ailleurs les Spartiates aigris par la partialité que ne pouvoit manquer de montrer contre eux Callicrates, auroient un grief de plus contre l'Achaïe, et seroient plus portés à demander leur séparation. Sulpicius leur fit secrètement connoître que Rome étoit toute prête à les aider. Des insinuations semblables furent faites à tous les états de la confédération achéenne ; ainsi cet édifice jadis si imposant, miné de toutes parts devenoit de jour en jour plus foible, et menaçoit d'une ruine prochaine.

Sur ces entrefaites les Athéniens appauvris par leurs guerres conti-

nuelles avec la Macédoine, s'étoient laissés tenter par les richesses du peuple d'Orope, de faire une incursion sur leur territoire et d'en piller la capitale.

Les Oropiens s'en plaignirent au sénat deRome qui, au lieu de statuer lui-même, renvoya la contestation devant les Sicyoniens. Ceux-ci condamnèrent Athènes à une amende de cinq cents talens [1]. Les Athéniens en appelèrent devant le sénat. Les Romains, pour mieux fomenter l'inimitié et la discorde entre les républiques grecques, jugèrent la condamnation excessive, et la réduisirent à cent talens [2]; d'ailleurs ils ne firent pas la moindre démarche pour contraindre les Athéniens au paiement.

Les Oropiens ainsi joués implo-

[1] Environ 2,700,000 francs.

[2] 540,000 fr.

rèrent l'assistance de Ménalcidas, premier magistrat d'Achaïe, lequel moyennant une récompense de dix talens [1] s'engagea à obliger les Athéniens de leur rendre justice. Callicrates, séduit par le don de trois talens [2], se joignit avec lui pour déterminer l'assemblée achéenne à défendre la cause des Oropiens.

Ce traité remplit fort peu l'attente des réclamans. Dès que la garnison athénienne apprit que les Achéens venoient au secours d'Orope, elle pilla la ville une seconde fois, l'évacua et retourna à Athènes. Ménalcidas ne se fit pas moins payer par les Oropiens, des dix talens qu'on lui avoit promis : pour comble de scélératesse, il priva Callicrates de sa part, alléguant que cet Achéen,

[1] 54,000 francs.
[2] 16,200.

n'ayant point réussi, n'avoit droit à aucun salaire.

L'avarice, trompée dans son espoir, se livre toujours avec une fureur aveugle à la vengeance. Dès que Ménalcidas eut terminé ses fonctions annuelles, Callicrates, quoique traître lui-même envers son pays, l'accusa devant l'assemblée achéenne, d'avoir compromis les intérêts de l'Achaïe pour servir les Romains, et d'avoir cherché à détacher Sparte de la confédération.

La condamnation de Ménalcidas eût été inévitable, si avec les trois talens dont il frustroit Callicrates, il n'eût corrompu Diée de Mégalopolis, son successeur dans la magistrature suprême. L'intrigue fut si habilement conduite, que Ménalcidas fut acquitté malgré le vœu général de l'assemblée.

Diée s'apercevant que la défense

de Ménalcidas lui avoit fait perdre la confiance de ses concitoyens, s'empressa de reconquérir leurs bonnes graces ; il forma le projet de réduire les Spartiates à un asservissement complet.

En vertu des derniers règlemens ordonnés par les Romains, toutes les matières civiles dans lesquelles Sparte auroit un intérêt quelconque, devoient être jugées en dernier ressort par l'assemblée achéenne. Diée prétendit que par cet arrangement, les causes criminelles devoient être pareillement portées devant le même tribunal. De là il seroit résulté, en faveur de l'Achaïe, un plein pouvoir sur les propriétés et la vie des Spartiates.

Les Lacédémoniens en conséquence se refusèrent à cette prétention, et voulurent que les appels fussent portés à Rome. Les Achéens alléguèrent que la constitution ne per-

mettoit point un semblable appel, à moins qu'il ne fût fait avec le concours des états d'Achaïe : ils se disposèrent aussitôt à soutenir leurs prétentions par la force des armes.

Toute résistance de la part de Sparte étoit inutile. Diée demanda impérieusement que vingt-quatre de leurs principaux citoyens, qui avoient défendu avec le plus d'énergie ce dernier reste de la liberté, fussent livrés entre ses mains.

Les Spartiates n'osoient refuser : obéir eût été une cruauté abominable. Ils prirent un tempérament. On facilita l'évasion de ceux qui étoient désignés comme coupables ; puis sous prétexte qu'ils s'étoient soustraits à la justice, on confisqua leurs biens, et la sentence de bannissement fut prononcée contr'eux.

Cependant on les avoit d'abord avertis de se rendre à Rome, afin de

mettre l'affaire toute entière sous les yeux du sénat : les Achéens, instruits de leur intention, y envoyèrent aussi une députation pour justifier leur conduite.

Les Romains agirent en cette occasion avec leur duplicité ordinaire. Ils entendirent les deux partis, et les flattèrent d'un espoir égal ; enfin, au lieu de décider, ils nommèrent des commissaires qu'ils promirent d'envoyer en Grèce pour examiner et déterminer l'objet en litige. Ces commissaires ayant été retenus à Rome, sous divers prétextes, tout resta en suspens ; les ambassadeurs respectifs s'en retournèrent tout charmés d'avoir réussi dans leurs négociations, sans obtenir aucune décision formelle. Les Achéens soutinrent avec emphase que la soumission de Sparte étoit décidée sans réplique ; tandis que le parti opposé soutint

avec la même confiance, que Lacédémone seroit désormais considérée comme indépendante.

Ces rapports contradictoires amenèrent des suites conformes aux vœux des Romains. Les deux puissances eurent recours aux armes, les Spartiates, pour soutenir leur liberté; les Achéens, pour maintenir leur autorité despotique. Les Spartiates perdirent une bataille et plus de mille hommes de leurs meilleures troupes. Sparte elle-même eût probablement succombé, si Damocrite, alors à la tête de la confédération achéenne, n'eût préféré le pillage au véritable objet de la guerre. Une telle prévarication fit prononcer contre lui, par la suite, une amende de cinquante talens [1].

Diée, successeur de Damocrite, accorda aux Lacédémoniens à la réqui-

[1] 270,000 francs.

sition de Métellus, commandant romain en Macédoine, une trève absolument illusoire. En effet, Diée profita de ce moment de repos pour gagner à ses intérêts, ou contenir par des garnisons, toutes les villes voisines; en sorte que les Spartiates, sans s'en douter, furent bientôt entourés d'ennemis. Irrités de tant de perfidie, ils recommencèrent la guerre; leur extrême foiblesse les rendit tout aussi malheureux qu'auparavant; leur pays étoit sans population, et leur trésor épuisé.

Après que les forces du Péloponnèse eussent été ainsi, pendant plus de deux ans, consumées par ces guerres intestines, les commissaires romains parurent enfin, ayant Aurélius Orestes à leur tête. Ils requirent la comparution des chefs achéens à Corinthe, afin d'entendre les dernières déterminations du sénat.

Le plan des Romains commença

dès-lors à se développer. Les Achéens furent sommés de rentrer dans leurs premières limites; les états qui n'appartenoient point originairement à la ligue achéenne, mais qu'on y avoit incorporés, furent déclarés indépendans.

Ce n'étoit évidemment là qu'un prélude à des humiliations futures, et un essai que faisoient les Romains. Si les Achéens se soumettoient docilement, il étoit facile d'arriver par degrés à la dissolution totale de la ligue; s'ils faisoient résistance, ce seroit un motif pour toutes les mesures violentes que la politique de Rome jugeroit nécessaire d'adopter. Le meilleur expédient qui restât à cette malheureuse nation, c'étoit de se soumettre en apparence, quant à présent, à tout ce qu'elle n'avoit pas la force d'empêcher; mais l'esprit républi-

cain n'étoit pas encore éteint, et il éclata dans cette occasion avec une rare énergie.

Les envoyés romains, n'avoient pas encore terminé la lecture du décret, lorsque les chefs achéens quittèrent l'assemblée, transportés d'indignation, et répandirent l'alarme dans l'esprit de la populace qui affluoit à Corinthe. La rage de la multitude étoit inexprimable; et comme si Sparte seule eût été coupable, les furieux massacrèrent tous les Spartiates qu'ils purent rencontrer. La fureur populaire aussi aveugle que violente, ne sut pas discerner que Rome étoit la source de tous les maux dont elle avoit à se plaindre, qu'en affectant de protéger Sparte, elle ne faisoit que servir ses projets. Le caractère sacré dont les ministres romains étoient investis, ne put cependant les faire respecter au mi-

lieu de ces troubles. On força l'entrée de leur maison ; tous les Spartiates en furent arrachés, et les envoyés eux-mêmes, si l'on en croit les historiens romains, ne durent leur salut qu'à la fuite.

On devoit s'attendre que les Romains demanderoient à l'Achaïe un compte rigoureux d'un si violent outrage. Néanmoins ils renvoyèrent une seconde ambassade avec des instructions particulières, non pour se plaindre avec menaces de l'insulte, mais pour faire des représentations amiables, pour ramener, s'il étoit possible, les Achéens égarés, et leur laisser à eux-mêmes le soin de découvrir et punir les coupables.

Il n'est pas difficile d'expliquer les raisons de cette douceur inattendue et presque inouïe. La situation des affaires de Rome dans ce temps-là, donne la solution du problème. La

destruction totale de Carthage qui étoit à la fois la haîne et l'effroi de Rome n'étoit pas encore effectuée. Les Romains avoient éprouvé des revers en Espagne, tandis que de nouveaux troubles, dans le détail desquels nous allons entrer, et qui n'étoient pas encore apaisés, régnoient en Macédoine. Dans ces circonstances, une guerre en Grèce, événement qu'on devoit attendre de l'animosité des Achéens, auroit considérablement ajouté à l'embarras des affaires des Romains.

Les Achéens néanmoins, suivant toute apparence, auroient pu tirer de grands avantages des dispositions pacifiques des Romains. Certainement, ils trouvoient l'occasion d'adoucir une puissance qu'ils ne pouvoient subjuguer, et contre laquelle toute résistance étoit impossible : ils pouvoient obtenir des conditions

plus favorables pour le renversement de cette constitution, qui évidemment ne pouvoit plus durer long-temps.

Cependant guidés par le ressentiment, ils agirent en opposition directe avec ce qu'exigeoit d'eux la prudence. Malheureusement aussi pour les Achéens, leur principal magistrat, Critolaüs, étoit un homme audacieux et enclin à la précipitation. Il étoit parvenu au pouvoir en encourageant la multitude insensée à braver Rome. Ainsi, indépendamment de son penchant naturel, il fut porté à des mesures violentes par l'ambition et le désir de la popularité.

Sextus, le chef de l'ambassade romaine, lui avoit demandé de convoquer l'assemblée générale, afin qu'il pût y exposer la commission que le sénat lui avoit donnée. Crito-

laüs feignit de déférer à cette requête, et donna l'ordre de convocation, mais il envoya en même temps aux divers membres de l'assemblée des instructions particulières pour ne point obéir; de sorte que le jour fixé, les ambassadeurs romains ne purent conférer avec d'autres que Critolaüs. Pour ajouter encore à l'insulte, il leur dit qu'ils n'avoient qu'à attendre seulement six mois, et qu'une seconde assemblée seroit convoquée. Il en résulta que les envoyés romains grièvement offensés, retournèrent en Italie sans avoir rempli l'objet de leur ambassade. Ils ne furent pas plutôt partis, que Critolaüs, pour mieux lever le masque, convoqua l'assemblée générale à Corinthe, et là, malgré les représentations amicales que lui fit faire Métellus par ses envoyés Papirius et Scipion l'Africain, il obtint une déclaration de guerre

contre Sparte, que Rome avoit prise hautement sous sa protection. Thèbes et Chalcis eurent l'imprudence d'accéder à cette folle résolution.

Pendant que ces choses se passoient en Achaïe, la Macédoine avoit vu la guerre se renouveler dans son sein. D'après les notions imparfaites que l'histoire nous a conservées, cette guerre paroît avoir été accompagnée de circonstances fort extraordinaires. Andriscus, homme d'une basse extraction, natif d'Adramyttium, ville de la Troade, passoit pour ressembler beaucoup au dernier roi de Macédoine. Seize ans s'étoient écoulés depuis la défaite de Persée. On raconta, sur le fondement de cette ressemblance supposée, qu'il étoit fils naturel du roi, que son père avoit ordonné qu'il fût élevé en secret, de peur que si sa filiation étoit connue, on ne l'enveloppât dans la destruc-

tion de tous les princes de sa race. On ajoutoit qu'il avoit confié ce secret à certaines personnes, lesquelles étoient en état de produire des preuves authentiques à l'appui de leurs allégations.

Andriscus s'adressa d'abord à Démétrius Soter, roi de Syrie, dont la sœur avoit été femme de Persée. Ce prince doutant de la vérité du récit, ou au moins craignant les Romains, fit arrêter l'imposteur et l'envoya à Rome. L'extérieur et les manières de cet homme inspiroient aux Romains tant de mépris qu'on mit peu de précautions pour le garder : il s'échappa et alla chercher refuge en Thrace. L'histoire de sa naissance et de ses malheurs y fut écoutée avec intérêt, et accueillie facilement d'un peuple crédule.

Il ne tarda pas à se faire un parti dans ce pays et sur les frontières de

la Macédoine. Les dissensions qui agitoient généralement ce royaume lui promettoient une réception favorable ; la nation commençoit à sentir la dureté du joug romain. Sans approfondir scrupuleusement les droits d'Andriscus, elle le regarda seulement comme un aventurier hardi, à l'aide duquel on avoit l'espoir d'être délivré de l'oppression.

Il y a tout lieu de croire que les Romains ne virent point avec déplaisir les mécontentemens dégénérer en une rébellion ouverte ; qu'ils encouragèrent même la révolte, afin de profiter du prétexte. Tout épuisés et humiliés qu'étoient les Macédoniens, il leur restoit quelques biens et un petit nombre de privilèges. Une nouvelle guerre autorisoit les Romains à employer des voies de rigueur, dont jusqu'alors la politique seule les avoit détournés. Mais ce

peuple opprimé trouva dans son désespoir des ressources qui n'étoient point entrées dans les calculs des Romains. Lorsqu'on eut appris à Rome que l'insurrection de la Macédoine auroit vraisemblablement des suites plus sérieuses qu'on ne l'avoit imaginé, Scipion Nasica qui, depuis qu'il avoit servi sous Paul-Emile, avoit une influence considérable dans la Grèce, y fut envoyé pour examiner la situation des affaires.

Scipion Nasica rapporta que, grace à l'assistance des Achéens et de quelques cantons de la Thessalie, il avoit avec difficulté couvert les provinces septentrionales contre les incursions de l'ennemi; mais que la révolte étoit générale dans la Macédoine, qu'Andriscus s'étoit mis en possession du trône et avoit pris le nom de Philippe; que la plupart des villes de la Thrace s'étoient également dé-

clarées en sa faveur; que plusieurs des états de la Grèce étoient soupçonnés de les favoriser; que, si les Romains n'agissoient pas avec rapidité et vigueur, les suites de la guerre pourroient être funestes.

En conséquence, une armée considérable entra en Grèce, sous les ordres du préteur Juventius Thalna. Juventius, dans sa folle présomption, marcha témérairement contre l'usurpateur, méprisant ce fantôme de roi, et persuadé qu'il n'oseroit pas l'attendre de pied-ferme. Son arrogance reçut le prix qu'elle méritoit. Les Macédoniens eurent soin de confirmer par diverses feintes la témérité du préteur, jusqu'à ce qu'enfin on l'attira dans un engagement tel qu'on le désiroit. Les Romains furent totalement défaits et perdirent la plus grande partie de leur armée; Juventius lui-même fut tué en cher-

chant à réparer, comme soldat, les fautes qu'il avoit commises comme général.

Ce désastre fut accompagné des circonstances les plus alarmantes. La Thessalie et la plupart des provinces septentrionales de la Grèce reconnurent les prétentions du vainqueur, et prirent les armes pour le seconder. Quoique les Achéens ne se laissassent pas entraîner par leur exemple, le mécontentement actuel du peuple, la manière dont on avoit récompensé leurs services au commencement de la guerre de Macédoine, laissoient peu d'espérance qu'ils demeurassent attachés aux Romains. L'influence de cette révolution parut se propager jusqu'en Afrique; des ambassadeurs de Carthage vinrent complimenter le nouveau roi, et négocier une alliance avec la Macédoine. Afin de prévenir

tant de dangers, les Romains rassemblèrent avec toute la célérité possible des forces imposantes ; Métellus, général d'un mérite éprouvé, eut la direction de la guerre.

Dans cet intervalle, les charmes de la royauté commencèrent à effectuer ce que les Romains n'avoient pu obtenir par la force des armes. Andriscus, se croyant fermement établi sur le trône, s'abandonna à des penchans vicieux, que jusques-là il avoit cachés. Non content d'un luxe excessif, il se livra sans frein à la rapacité, à la cruauté, aux violences de toute espèce : les malheureux Macédoniens, au lieu de cette liberté dont l'espérance les avoit attirés sous ses drapeaux, éprouvèrent toutes les horreurs de l'esclavage. Cependant cette assertion des historiens romains, ne paroît guères s'ac-

corder avec les faits que rapportent plusieurs d'entre eux.

Quoique les droits d'Andriscus fussent douteux, les Macédoniens, malgré tous ses prétendus excès, lui conservèrent une fidélité inaltérable : cela prouve, ou qu'il n'étoit pas tout-à-fait aussi dissolu, aussi cruel que le prétendent les écrivains romains, ou que les Romains eux-mêmes étoient des maîtres si exécrables que le joug du plus affreux tyran étoit estimé léger et même préférable au leur.

Andriscus étoit, d'un autre côté, si loin d'être odieux à ses alliés que, même après avoir été accablé par les Romains, il trouva en Thrace un asyle amical et sûr : on ne le livra que parce que l'or des Romains l'emporta sur la probité des Thraces.

Il paroît qu'il dut toutes ses infortunes à sa témérité et au mépris que lui inspiroient ses ennemis. Quoique

Métellus eût une cavalerie supérieure à la sienne, Andriscus livra cependant bataille, et remporta une victoire complète. Enflé de ce succès, et croyant que les Romains n'engageroient pas de si tôt une seconde bataille, il envoya un détachement considérable en Thessalie. Cette diminution de son armée lui fut fatale. Métellus profita de l'occasion; il l'attaqua avec une grande supériorité de forces, tailla en pièces sa petite armée, et l'obligea de chercher un refuge chez les Thraces. Les princes de Thrace lui fournirent des troupes fraîches; mais le général romain avoit tiré tant d'avantages de sa dernière victoire, il étoit si bien préparé à le recevoir que, malgré ses efforts intrépides, Andriscus fut mis en déroute, perdit toute son armée, et se vit contraint de retourner en Thrace. Le préteur ne put l'y pour-

suivre; les troubles de l'Achaïe qui menaçoient de se propager dans tous les états voisins, fixèrent son attention sur le midi de la Grèce. D'un autre côté, il lui importoit beaucoup qu'Andriscus ne s'échappât point. Il étoit déjà entré en négociation avec les princes de Thrace, à la cour desquels l'usurpateur avoit cherché un refuge; ils le livrèrent à Métellus.

On devoit croire que le sort déplorable d'Andriscus rendroit la paix à la Macédoine. Mais telle étoit alors la situation de ce peuple malheureux, qu'il étoit disposé à soutenir les prétentions de tout homme ambitieux qui lui offroit un espoir éloigné de sa délivrance. A peine Andriscus eut-il péri, qu'Alexandre, autre fils prétendu de Persée, parut à son tour, reçut le même accueil d'un peuple opprimé et crédule, et obtint pres-

que le même succès. Une armée considérable s'étoit formée sous ses drapeaux; mais Métellus, dès la première nouvelle de l'insurrection, rentra en Macédoine, dispersa cette multitude, et le prétendu prince se sauva en Dardanie. Les habitans honnêtes et incorruptibles de ce pays lui accordèrent un asyle inviolable : jamais les Romains ne purent découvrir le lieu de sa retraite, et l'histoire se taît sur le sort ultérieur de cet aventurier.

Les Romains songèrent désormais à appesantir le joug sous lequel gémissoit la Macédoine. Ce changement s'opéra vingt ans après les règlemens de Paul-Emile, et la Macédoine ne fut plus qu'une province.

Quelques années après, parut un troisième aventurier, un second Philippe, lequel se prétendoit aussi fils de Persée. Il éprouva que la crédu-

lité des Macédoniens n'étoit pas épuisée, et qu'ils n'avoient pas encore renoncé à leur désir de la liberté; mais sa carrière ne fut pas longue. Tremellius Scrofa, général romain, mit son armée en déroute, et l'usurpateur fut tué dans la bataille.

CHAPITRE XIII.

Insurrection des Achéens. Ils sont défaits par Métellus et par Mummius. Prise de Corinthe. Fin de la ligue achéenne. Principales causes qui produisirent la décadence et l'anéantissement total des républiques de la Grèce.

L'INSURRECTION de la Macédoine en faveur d'Andriscus n'étoit pas encore complètement apaisée, lorsque les flammes de la guerre que les Achéens avoient excitée, embrasèrent tout

le midi de la Grèce. Métellus chercha d'abord par des représentations réitérées, à arrêter le progrès de ces troubles. Trouvant ses avertissemens inutiles, il s'avança vers le midi, dès que les affaires de la Macédoine le lui permirent, afin d'intimider, puisqu'il ne pouvoit persuader. Peut-être n'étoit-il pas sans espérer qu'il réuniroit à la soumission de la Macédoine, la conquête du Péloponnèse.

On peut juger quel étoit le ressentiment des Achéens à l'énergie extraordinaire qu'ils montrèrent en cette occasion, et à la précipitation avec laquelle ils coururent aux armes. Les Romains, depuis leurs derniers succès en Macédoine, étoient plus formidables que jamais; quels que pussent être les vœux secrets de tous les états de la Grèce au-delà de l'isthme, aucun n'osa se déclarer allié des Achéens, si ce n'est Thèbes

et le peuple de Chalcis. Cependant les Achéens semblèrent méconnoître leur foiblesse, et, fermant les yeux sur les désastres récens de la Macédoine, ils engagèrent une contestation qui devoit évidemment se terminer par leur asservissement et leur ruine.

Les hostilités commencèrent par le siège d'Héraclée, près le Mont Oeta, qui s'étoit révoltée et déclarée en faveur de Rome. Cette ville fut investie et prise par Critolaüs [1]. Ce général achéen apprenant que Métellus étoit en marche pour l'attaquer, voulut se retirer à Scarphée; mais les Romains se présentèrent sur son passage; il fut contraint de livrer une bataille qui devint fatale aux Achéens. On ne put retrouver le corps de Critolaüs. On suppose qu'il périt dans quelques-uns des marais qui couvroient alors une grande

[1] L'an 144 avant J. C.

partie du pays depuis la baie Maliaque jusqu'au pied du Mont Oeta.

Métellus marcha contre Thèbes qu'il trouva déserte, la plupart des habitans s'étant enfuis dans les montagnes à son approche. Afin de les engager à retourner et à se soumettre, il donna ordre d'épargner la ville, et exigea seulement que Pythéas, chef béotien, qui avoit conseillé l'alliance avec l'Achaïe, fût mis à mort.

Son intention étoit d'entrer dans le Péloponnèse, et de mettre tout d'un coup, s'il étoit possible, fin à la guerre. Cependant, comme s'il lui eût répugné de vider la querelle par la force des armes, il essaya encore une fois de gagner les Achéens par des instances et des protestations amicales. Il offrit même de faire la paix sous cette condition que Sparte et les autres états qu'ils tenoient asservis, recouvreroient leurs anciens privi-

lèges ; mais soit qu'ils se laissassent gouverner par leurs passions, soit qu'ils se défiassent d'un ennemi qui les avoit si souvent trompés, les Achéens rejetèrent ses propositions. Il paroît en effet d'après les relations des Romains eux-mêmes, que ces ouvertures de paix n'étoient qu'un expédient politique. Les Achéens y eussent trouvé peu de sûreté, et sous prétexte de les servir, Métellus ne consultoit que les intérêts de son ambition. Mummius, un des nouveaux consuls, avoit été nommé son successeur. Ne pouvant supporter de le voir recueillir les fruits de sa victoire, il préféroit arranger les affaires du Péloponnèse, de quelque manière que ce fût, plutôt que de laisser à son successeur la gloire de terminer la guerre.

Ni l'arrivée de Mummius, ni les renforts qu'il amenoit, ne causèrent

le moindre changement dans les résolutions des Achéens. Diée de Mégalopolis, homme d'un caractère non moins entreprenant que Critolaüs, lui avoit succédé dans l'office de principal magistrat. Immédiatement après sa nomination, il appela sous les drapeaux tous les Achéens et Arcadiens en état de porter les armes; il augmenta encore ses forces par l'affranchissement et l'enrôlement des esclaves. Ce chef, impatient et fougueux, se voyant maître d'une armée de vingt mille hommes, se disposa à défendre contre Rome les destinées de l'Achaïe. Un léger avantage, obtenu dans les commencemens, ajouta à sa confiance. Mummius, campé sur l'Isthme, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi, avoit placé un corps d'auxiliaires à son extrémité méridionale, à l'endroit où cette langue de terre touche

au Péloponnèse. La négligence et la sécurité apparente de la garde avancée tentèrent les Achéens. Ils attaquèrent le poste et l'enlevèrent, après avoir tué cinq cents hommes de ce détachement. Un tel succès aux yeux de ces présomptueux républicains, parut un présage assuré de la victoire. Persuadés qu'ils triompheroient avec la même facilité de l'armée de Mummius, ils demandèrent à marcher contre lui: Diée accueillit leurs vœux avec empressement.

Sur ces entrefaites, Mummius, qui remarquoit la confiance téméraire des Achéens, et en prévoyoit les suites, avoit déjà formé son armée en ordre de bataille; à l'approche de l'ennemi, il ordonna à sa cavalerie de charger celle des Grecs, laquelle fut mise en fuite après une courte résistance. L'infanterie, sans être déconcertée par cet accident,

conserva pendant quelque temps le terrein avec résolution et fermeté ; mais abandonnée par la cavalerie, et attaquée en flanc par un corps de réserve de l'armée romaine, elle fut enfin enfoncée.

La bataille fut livrée sur l'Isthme. Les Achéens comptoient tellement sur la victoire, que toutes les hauteurs étoient couvertes de leurs femmes et de leurs enfans, attirés par la curiosité de voir la défaite des Romains. Le consul les poursuivit jusqu'à Corinthe dont il projettoit de faire le siége : mais à sa grande surprise il trouva les portes ouvertes et la ville abandonnée. Les débris de l'armée achéenne l'avoient traversée ; les habitans poussés au désespoir les avoient suivis dans leur fuite.

Le prudent Mummius se défia de ces apparences si éloignées de ce qu'il attendoit. L'abandon d'une ville,

l'orgueil de la Grèce, fameuse par les sièges qu'elle avoit soutenus, et dont la force étoit connue, lui parut un piège. Ce ne fut que trois jours après avoir campé devant la ville qu'il osa pénétrer dans ses murs. Là, le spectacle le plus pompeux que pût offrir la Grèce, se présenta aux yeux de l'armée romaine. Outre les avantages tirés de la fertilité de son territoire, Corinthe avoit été pendant des siècles l'entrepôt immense du commerce entre l'orient et l'occident. Depuis qu'Aratus lui avoit rendu la liberté, c'étoit la principale ville de la confédération achéenne. Tant de sources si abondantes lui avoient procuré une opulence merveilleuse. Corinthe possédoit tous les ornemens que l'on peut attendre de la richesse des particuliers et de la magnificence publique, dirigées par le goût le plus délicat et le plus raffiné. Ses édifices

superbes, ses portiques, ses temples, ses palais faisoient l'admiration même des Grecs, à qui des objets de ce genre étoient familiers. Ses tableaux, ses statues, aussi remarquables par leur nombre que par leur prix, n'étoient pas au-dessous de ce qu'Athènes possédoit en ce genre. La beauté de Corinthe avoit passé en proverbe [1].

Mummius se trouva maître de toutes ces richesses. La possession de Corinthe si précieuse et si aisément obtenue étoit une preuve assez frappante de l'humiliation de l'Achaïe, pour désarmer le courroux du vainqueur. Mais la sévérité romaine ne s'adoucissoit pas ainsi. Sa situation la rendoit formidable, sa ruine entroit trop bien dans les plans destructeurs de Rome. Cette scène d'horreurs commença par le massacre de

[1] *Non cuivis homini contingit adire Corinthum.* HOR.

quelques hommes que l'on y trouva, par la vente des femmes et des enfans. Le consul, après avoir fait enlever, des temples et autres édifices publics, les objets de l'art les plus précieux, ordonna que l'on mît le feu à la ville. Tous les monumens en furent consumés. Telle fut, assure-t-on, la quantité des ouvrages curieux d'or, d'argent et de bronze qui furent livrés aux flammes, que pendant l'incendie de longs ruisseaux formés par le mélange de tous ces métaux en fusion, se répandirent dans les rues, et produisirent ce fameux alliage connu sous le nom d'airain de Corinthe, lequel pendant bien des siècles jouit de la plus haute estime.

Cependant un grand nombre de Romains déplorèrent une destruction non méritée, et le *Nollem Co-*

rinthum[1], d'un des plus beaux génies de Rome, est un témoignage durable de cette opinion.

Il faut toutefois observer à l'honneur de Mummius qu'on ne sauroit lui reprocher un tort que les autres généraux romains ont pour la plupart encouru. L'histoire a attribué avec quelque apparence de raison à l'ignorance d'un soldat grossier, ce mépris des chefs-d'œuvre de l'art qu'un voyageur romain éclairé n'eût contemplé qu'avec admiration. On dit que Mummius se trouvoit présent à la vente de quelques-uns de ces tableaux corinthiens, lorsque le Bacchus d'Aristides, morceau qui passoit pour le plus beau du monde, fut acheté pour le roi Attale, moyennant six cent mille sesterces.[2] Il est impossible, s'écria Mummius, qu'un simple ta-

[1] *Cicéron. Offic.*, l. I, c. 11 et l. III, c. 11.

[2] Environ 120,000 francs.

bleau ait tant de valeur, à moins qu'il ne renferme quelque vertu magique et mystérieuse : en ce cas, il ne doit point passer entre les mains d'un Asiatique. Aussitôt il fit mettre le tableau de côté.

Mummius connoissoit si peu le mérite des inimitables ouvrages des Grecs, qu'on assure qu'il inséra dans son marché avec les commandans des vaisseaux chargés de transporter les tableaux et les statues, cette clause que, si quelques morceaux se perdoient, ils seroient tenus d'en fournir de neufs à la place.

Quelque déplorable qu'ait pu être pour les gens de goût cette ignorance barbare du consul romain, son désintéressement n'a point été mis en doute dans l'histoire. Mummius ne s'enrichit d'aucune des précieuses dépouilles de Corinthe. Cicéron nous dit, que si les temples et les édifices

publics de toute l'Italie furent décorés des chefs-d'œuvre enlevés à Corinthe, on n'en trouva aucun dans la maison de Mummius. Il laissa après toutes ses conquêtes, sa fille unique dans une indigence telle, que le sénat ordonna qu'elle seroit dotée aux dépens du trésor public.

Thèbes et Chalcis devinrent alors victimes de leur alliance avec l'Achaïe. Mummius qui n'avoit plus besoin d'affecter de la modération, fit raser ces villes.

L'Achaïe restoit dans l'inaction, sans former le moindre plan d'opérations, sans faire le moindre effort pour sa défense. Diée, dont la précipitation avoit occasionné ce fâcheux état de choses, s'étoit enfui du champ de bataille à Mégalopolis; dans un accès de désespoir il égorgea sa femme et se tua lui-même. Les villes achéennes étoient la plu-

part désertées par leurs chefs; un grand nombre d'habitans s'en étoient évadés; toutes attendoient avec anxiété le dénouement de cette sanglante tragédie.

La démolition de trois grandes villes parut satisfaire le ressentiment du vainqueur : il se contenta de démolir les places fortes et d'en désarmer les habitans. Ce ne fut au surplus qu'une suspension momentanée de la servitude et de la ruine. Mummius ne pouvoit en effet prendre davantage sur lui jusqu'à l'arrivée des commissaires romains avec lesquels il devoit aviser à l'arrangement ultérieur de l'Achaïe. Dès que ces commissaires furent arrivés, le plan si long-temps concerté par une politique froide et barbare fut mis à exécution.

On commença par annuler la constitution achéenne, par déclarer

que les différens états et villes dont se composoit naguères cette ligue imposante seroient entièrement distincts et indépendans. Toute assemblée populaire fut interdite dans le Péloponnèse; la petite portion d'administration civile que l'on voulut bien laisser aux naturels fut enlevée au peuple et mise dans les mains d'un petit nombre de gens riches, dont la responsabilité personnelle offroit aux vainqueurs des sûretés suffisantes pour l'asservissement de tous.

D'un autre côté, pour empêcher que des particuliers n'acquissent une influence qui pourroit devenir dangereuse par l'accumulation de grandes richesses, non-seulement on eut soin d'appauvrir les familles les plus opulentes, par des amendes et des contributions énormes, mais il fut ordonné qu'aucun Grec ne pourroit

augmenter sa fortune en achetant des terres dans la Grèce.

Rome avoit eu en d'autres temps une politique constante, en donnant des lois aux vaincus, celle de déguiser le sort humiliant et abject qu'on leur destinoit. Mais alors l'Achaïe, naguères un des états les plus respectables de la Grèce, dont Rome avoit souvent mis l'assistance à profit, dont le plus grand crime étoit d'être attachée à ses institutions, fut tout-à-coup réduite à la plus odieuse servitude. La raison en est évidente. Lorsque les Romains affectoient tant de modération, la Syrie, la Macédoine et Carthage étoient encore formidables. Si Rome eût trahi brusquement ses desseins, les peuples éclairés par leur propre intérêt, poussés par l'indignation et le désespoir, se fussent réunis pour une cause qui étoit en réalité la cause de tous.

Rome se fût trouvée engagée dans des périls et des difficultés menaçantes. Au lieu que dans les circonstances actuelles, Rome n'avoit plus rien à craindre de la Syrie, ni de la Macédoine ; la destruction finale de Carthage, par le jeune Scipion l'Africain, à peu près à la même époque que celle de Corinthe, n'exigeoit plus des Romains ce masque de modération et de douceur, car ils n'avoient plus d'ennemis à redouter.

Pausanias rapporte quel fut le sort auquel on condamna l'Achaïe ; mais ni cet écrivain, ni les autres historiens n'ont énoncé les barbaries de détail qui eurent lieu dans cette occasion. Les historiens contemporains, soit romains, soit grecs, ne pouvoient donner des détails minutieux sur ces évènemens lugubres, car ils étoient nécessairement retenus par la honte ou par la crainte. On

peut cependant juger, par un trait que raconte Polybe, avec quelle fureur les Romains accablèrent ces malheureux débris de la nation grecque. Les commissaires encouragèrent les accusations contre ceux des anciens chefs achéens qui s'étoient immortalisés, par ce qu'ils avoient fait pour la prospérité ou la liberté de l'Achaïe. Philopœmen et Aratus furent mis en jugement comme criminels. Achéus lui-même, fondateur supposé de la nation achéenne, subit une condamnation posthume, comme si, par ce seul fait, il se fût rendu ennemi de Rome. On présenta une requête aux commissaires pour que tous les décrets rendus en l'honneur de ces citoyens illustres fussent abrogés, et leurs statues renversées.

Mais tandis qu'on faisoit ce procès bizarre, et lorsque la sentence étoit

sur le point d'être prononcée, Polybe arriva dans le Péloponnèse : il revenoit du siège de Carthage, où il avoit accompagné son ami Scipion. Tout disposé qu'étoit Polybe par son propre intérêt et la nécessité de sa sûreté personnelle, et encore plus peut-être par son attachement pour Scipion, à partager les préjugés et la haîne du peuple romain contre ces grands hommes qui étoient la gloire et l'honneur de l'Achaïe, il ne put retenir son indignation en voyant de si lâches procédés.

Il avoit connu particulièrement Philopœmen pendant sa jeunesse, il avoit été témoin de ses vertus. Lui ferez-vous donc, s'écria-t-il, un crime de cette intégrité qui fut sa gloire? Bien loin d'avoir été l'ennemi invétéré de Rome, il défendit votre cause, il combattit sous vos bannières contre Philippe, contre Antiochus.

Si jamais il se montra opposé à vos vues, ce fut seulement lorsqu'il s'y vit déterminé par l'unique mobile de toutes ses actions, par l'amour de son pays. Ce que fut Philopœmen, Aratus et les autres célèbres Achéens dont vous allez briser les statues, le furent aussi; ils ne furent criminels que pour être demeurés inaltérablement fidèles aux intérêts de l'Achaïe. Et vous condamneriez dans un Grec ce qui dans un Romain vous eût paru digne des plus grands éloges?

Les commissaires parurent convaincus. Honteux sans doute du rôle infâme qu'ils jouoient, ils cédèrent à Polybe tout ce qu'ils n'auroient pu lui refuser sans se rendre tout-à-fait odieux. Non-seulement ils suspendirent une procédure monstrueuse, mais ils firent ramener les statues d'Achéus, d'Aratus et de Philopœmen qui étoient déjà hors du Pélo-

ponnèse. Ils affectèrent même de rendre à Polybe des honneurs particuliers; on lui offrit de prendre sur les biens confisqués telle portion qu'il désireroit; mais il repoussa noblement cette proposition, et ne voulut point s'enrichir aux dépens de ses infortunés compatriotes. Son désintéressement le rendit encore plus estimable aux yeux des Romains. On lui donna une commission pour visiter différens districts de l'Achaïe, et y rétablir la tranquillité et la culture. L'habileté et le zèle avec lesquels il s'acquitta de cet emploi délicat, le firent chérir de tous les partis. C'eût été le comble de la cruauté de flatter les Achéens de l'espérance la plus éloignée de cette liberté dont ils ne devoient plus jouir. Il s'efforça donc de les réconcilier avec leur destinée; d'effacer jusqu'aux traces des mécontentemens et des animosités

particulières engendrées dans des temps de confusion et de désordre : il les exhorta à se soumettre patiemment aux nouvelles lois, sous lesquelles désormais ils étoient destinés à vivre.

Les Achéens reconnurent par tous les témoignages possibles de l'estime publique les services d'un citoyen qui, s'il n'eût pas vécu si long temps éloigné d'eux, eût sans doute empêché bien des maux par ses instructions salutaires[1]. Pausanias qui vivoit trois cent vingt ans après la destruction de Corinthe, dit avoir vu subsister encore quelques-unes des statues qu'on érigea en l'honneur de Polybe. Il y en avoit une en Arcadie dans l'enceinte du temple de la Despoina, la divinité la plus révérée des

[1] Polybe mourut d'une chute de cheval, l'an 121 avant J. C. à l'âge d'environ 82 ans. (*Note du traducteur.*)

Arcadiens ; on y voyoit cette inscription honorable.

« Polybe, aux conseils de qui la « Grèce auroit dû son salut, si elle les « eût écoutés ; et dans lequel aux « jours de ses calamités elle trouva « son seul protecteur. »

La destruction de la république achéenne acheva l'abaissement de la Grèce, qui bientôt après ne fut plus qu'une dépendance de Rome, sous la dénomination de province d'Achaïe. On comprenoit dans cette province le Péloponnèse, l'Attique, la Béotie, la Phocide et toute la partie de la Grèce au sud de l'Epire et de la Thessalie. Tout ce qui étoit au nord de cette ligne jusqu'aux confins les plus éloignés de la Macédoine, fut nommé province de Macédoine.

Les écrivains de Rome représentent néanmoins la Grèce, et particulièrement Athènes, comme ayant re-

tenu, malgré tous les désavantages de cette situation humiliante, la prééminence dans les belles lettres, qui les avoit tant honorées dans des temps de liberté et de gloire. La jeunesse romaine continua d'y venir pendant des siècles se perfectionner dans la culture des arts et des sciences. Cependant cette estime des Romains dérivoit plutôt d'une ancienne réputation que d'un mérite actuel. La liberté et le génie s'étoient peu à peu éteints en Grèce, ils périrent enfin entièrement. Quoique ses écoles de philosophie aient conservé encore quelque illustration, quoiqu'on ait vu paroître par intervalles des écrivains d'un mérite distingué, surtout dans le genre des antiquités et de l'histoire, cependant les Grecs s'abandonnèrent à des occupations frivoles, ils devinrent rampans et esclaves. Leurs savans les plus recom-

mandables furent des rhéteurs routiniers ou des dialecticiens captieux; ils prostituèrent leurs talens à vanter les folies ou à seconder la dépravation des Romains, leurs maîtres. Peu à peu la dénomination même de Grecs qui jadis annonçoit des talens supérieurs, et les dons les plus heureux de l'esprit, exprima la servitude la plus abjecte. Sous le règne des Césars les poëtes satiriques s'en servoient comme d'une injure.

Les productions littéraires qui font le plus d'honneur à la Grèce, après son abaissement, ne sont, auprès des anciennes, que les foibles rayons du soleil couchant, comparés à ceux que répand cet astre en plein midi. Quelques louanges que nous soyons disposés à leur donner, nous chercherions vainement dans leurs écrits cette observation exacte de la nature, cette richesse d'invention, ces rai-

sonnemens nerveux, cette dignité, cet éclat de sentiment, cette énergie d'expressions qui caractérisent les anciens poëtes, historiens, philosophes et orateurs de la Grèce.

Depuis Cimon, lorsque la Grèce étoit parvenue au faite de la gloire, jusqu'à son asservissement total par les Romains, trois cent vingt ans s'étoient écoulés. Depuis la mort d'Alexandre-le-Grand, c'est-à-dire, à partir de l'époque où l'immense monarchie des Perses reconnoissoit la domination de la Grèce, il s'étoit passé environ cent soixante ans. Ce seroit une recherche utile que d'examiner quelles furent les causes de ces changemens qui dans cet intervalle dégradèrent le caractère des Grecs; et comment un peuple que ses institutions civiles, sa bravoure, ses progrès dans les arts sembloient appeler à la domination universelle,

déclina si rapidement, et tomba avec si peu de résistance au dernier degré de la dépendance et de la nullité.

I. Il y avoit dans la constitution même des gouvernemens de la Grèce, un principe d'affoiblissement et de décadence. La Grèce morcelée en une multitude de petits états dont chacun jouissoit d'une souveraineté indépendante, étoit incapable de déployer cette énergie qui résulte du concert des opinions et des efforts réunis d'un peuple soumis au même empire. A l'importante journée de Marathon, on vit de tous les états de la Grèce, dix mille Athéniens et mille Platéens soutenir seuls la cause commune. Quoique par la suite, d'autres républiques excitées par l'exemple des Athéniens aient pris les armes contre les Perses, un petit nombre seulement contribua à ces entreprises, formées plutôt pour l'intérêt particu-

lier de chaque état, que pour la conservation de la liberté de tous; en sorte que si Thémistocle n'eût employé à propos en cette occasion, la fermeté et la ruse, c'en étoit fait de la Grèce.

Le conseil des Amphictyons étoit, il faut l'avouer, une sorte de sénat national; sans doute dans son institution primitive, il devoit être le centre d'unité des différens états, dont les représentans composoient cette auguste assemblée. Mais un pareil tribunal ne convenoit à la Grèce que lorsqu'elle étoit encore dans son berceau. A mesure que les différens états acquéroient du pouvoir, les Amphictyons étoient trop foibles pour se faire obéir; enfin ils se trouvèrent, par exemple lors de la seconde guerre sacrée, époque fatale de laquelle date l'abaissement de la Grèce, dans la nécessité d'im-

plorer une assistance étrangère pour faire respecter leurs décisions.

II. Ces innombrables souverainetés produisirent en outre une foule de jalousies et de contestations. Les petites républiques soupçonnoient toujours les plus puissantes ; celles-ci par leurs usurpations ambitieuses ne justifioient que trop de tels soupçons. A peine la Grèce fut-elle revenue de la terreur que lui inspiroit l'invasion des Perses, que Sparte, sans se laisser toucher par les efforts généreux qu'Athènes venoit de faire, ne put cacher l'envie que lui inspiroit la prospérité d'une cité rivale se relevant de ses ruines plus puissante que jamais ; aussi fit-elle tous ses efforts pour en perpétuer les malheurs.

Le même esprit de jalousie et de discorde régnoit dans toutes les républiques de la Grèce. Il fut continuellement entretenu et fomenté

par les différens princes qui, après Xerxès, montèrent sur le trône de la Perse. Connoissant bien leur infériorité dans les armes, ils cherchoient à diviser ceux qu'ils ne pouvoient soumettre. Leurs intrigues et leurs trésors ne furent employés qu'avec trop de succès.

Dix mille *archers*, disoit Agésilas, m'ont chassé de l'Asie. Il faisoit allusion aux pièces de monnoie des Perses, sur lesquelles étoit représentée la figure d'un homme tirant de l'arc. Les orateurs de Thèbes et d'Athènes séduits par l'or du grand roi, avoient en effet excité contre Lacédémone une guerre qui obligea Agésilas d'abandonner ses conquêtes en Asie, pour venir défendre son propre royaume. Par la suite les rois de Macédoine durent à de semblables pratiques tous les avantages qu'ils obtinrent en Grèce. Les Romains employèrent

avec encore plus d'effet les mêmes manœuvres, jusqu'à ce qu'enfin épuisée par ses troubles domestiques, la Grèce n'offrit plus à ses oppresseurs qu'une proie facile et sans défense.

III. Les dissensions intestines prenoient un plus grand caractère de férocité, et amenoient des conséquences plus funestes, à raison de la différence de gouvernement qui existoit entre les diverses républiques. Dans quelques pays, comme à Athènes, l'administration étoit démocratique, et abandonnée à la masse du peuple. Ailleurs, par exemple à Sparte, le gouvernement étoit oligarchique, c'est-à-dire, délégué à un petit nombre de citoyens. Cette différence de gouvernement occasionna des troubles continuels. Chaque cité renfermoit deux partis, dont l'un étoit pour la démocratie, et l'autre demandoit une constitution aristocratique. Alterna-

tivement un de ces partis l'emportoit; il ne manquoit pas, pendant qu'il avoit la force en mains, d'exiler ses antagonistes. L'histoire de la Grèce nous offre une série de révolutions de ce genre. A une certaine époque, le nombre des citoyens chassés de diverses villes par l'esprit de parti, se montoit à vingt mille. On sent quelle utilité devoient tirer de ces troubles les ennemis de l'indépendance de la Grèce.

IV. Cependant, malgré la diversité de ces gouvernemens, la forme démocratique avoit prévalu en Grèce, et cette circonstance fut encore une des causes de sa ruine. Ce gouvernement favorise plus qu'aucun autre l'esprit de trouble et de dissension; il offre un vaste champ à l'ambition des démagogues toujours prêts à se vendre. C'est dans ces sortes de républiques qu'on a vu continuellement persé-

cuter les plus dignes citoyens ; c'est là qu'on a vu porter les décrets les plus injustes, les plus bizarres et les plus sanguinaires. Ce qu'on se permit à Athènes envers les Eginètes et les Samiens, nous en a fourni des preuves dans le courant de cette histoire. Mais si le gouvernement démocratique est le plus turbulent de tous, il devient le plus odieux et le plus insupportable, lorsque l'esprit de conquête s'empare d'un pareil état. L'expérience de tous les siècles a prouvé qu'il n'y a pas de condition plus dure que celle d'être sujet d'une république démocratique. Athènes, qui pendant l'époque la plus brillante de l'histoire de la Grèce, se trouva à la tête des états confédérés, périt par le vice de sa constitution et par la haine que lui portoient les villes et iles qu'elle s'étoit soumises.

V. Mais toutes ces causes ne furent

rien, pour ainsi dire, auprès de l'influence qu'exercèrent les maximes de l'athéisme, qui depuis plus d'un siècle s'étoient répandues de l'école d'Epicure dans toutes les parties de la Grèce. Un jour que Cinéas exposoit à Fabricius quelle étoit la doctrine d'Epicure, cet homme vertueux s'écria : Plût aux dieux que de tels principes fussent adoptés par les ennemis de Rome! L'événement fait honneur à la sagesse et à la prévoyance du Romain. Ces opinions pernicieuses complétèrent la ruine des mœurs grecques. Naturellement légers, doutant de tout, portés à la dissipation et à la mollesse par les arts de la frivolité et du luxe, les Grecs embrassèrent avec trop d'avidité un système qui faisoit disparoître toute contrainte religieuse, et les délivroit de la croyance importune d'un

Dieu examinant les actions humaines.

La conséquence fut telle qu'elle arrivera toujours en pareil cas : Polybe, qui en fut témoin oculaire, a pris soin de nous l'apprendre. La vénalité, la fraude, la trahison, l'insouciance de son pays, le mépris des sermens les plus sacrés, de tous les liens quelconques divins et humains, infestèrent presque toute la Grèce.

Cependant au milieu de cette corruption générale, les Achéens eurent la gloire de posséder un certain nombre de citoyens, qui, fidèles aux intérêts de leur patrie, résistèrent aux tentations que Rome leur offroit. Nous avons vu quel infâme expédient les Romains employèrent pour vaincre l'opposition de ces hommes vertueux ; sous prétexte de leur faire faire le voyage de Rome pour prou-

ver leur innocence d'une accusation dont ils connoissoient bien la futilité, s'emparèrent d'un millier de citoyens qu'ils dispersèrent en Italie, et dont l'absence leur laissa le temps de consommer leurs projets perfides.

Les Grecs eussent du moins éprouvé quelque dédommagement de la perte de leur indépendance, s'ils eussent trouvé une défense efficace dans cette puissance qui les avoit subjugués; si, sous la protection de leurs nouveaux maîtres, ils eussent vu la tranquillité rétablie; mais ils n'eurent pas même cette consolation.

Confondue dans la masse des nations qui formoient l'empire colossal des Romains, la Grèce cessa d'avoir une destinée qui lui fût propre. D'un autre côté, quoique par sa situation, on ne pût l'empêcher de jouir en partie de la prospérité des Romains, elle eut une part encore plus grande

à leurs malheurs, lors de la guerre de Mithridate, lors des déprédations des pirates de Cilicie, lors des sanglantes contestations entre César et Pompée, entre le parti républicain dont Brutus étoit l'ame, et celui des vengeurs de César, entre Octave et Marc-Antoine.

Les Grecs gémirent comme les Romains sous le despotisme de leurs empereurs; ils furent enfin compris dans ces dévastations générales que causèrent à l'empire romain les incursions répétées des barbares du Nord, jusqu'à ce que, par diverses causes, la Grèce tomba dans l'état où elle est encore aujourd'hui, et où elle conserve à peine des traces de son ancienne splendeur.

Un examen rapide des plus mémorables de ces évènemens, terminera cette partie de notre histoire.

CHAPITRE XIV.

La Grèce est menacée par les Cimbres. Son alliance avec Mithridate. Siége et destruction d'Athènes par Sylla. Défaite de Mithridate. Ravages des corsaires de Cilicie. Guerres civiles entre César et Pompée, entre les républicains et les partisans de César, entre Octave et Marc-Antoine.

La Grèce affoiblie et épuisée, saignant encore des blessures que lui avoient faites les Romains, vit avec une extrême terreur les Cimbres menacer ses frontières septentrionales. Pour comble d'infortune, à peine cet orage se fut-il dissipé que les projets ambitieux de Mithridate, roi de Pont, l'exposèrent à de nouveaux périls.

Ce prince extraordinaire, le plus

puissant de son temps, le plus habile, le plus entreprenant de tous ceux qui firent la guerre aux Romains, mérite une mention particulière. Il étoit le huitième descendant de ce Mithridate, qui, fuyant la cour d'Antigone, et se réfugiant sur les bords de l'Euxin, y fonda le royaume de Pont. La flatterie lui donnoit une origine plus illustre; on le faisoit descendre de l'ancienne race des princes de la maison de Cyrus.

Il perdit dans un âge tendre son père [1], qui périt victime d'une trahison domestique. Exposé lui-même à un pareil sort, il fut contraint de chercher un asile au milieu des forêts. Sous prétexte de son goût pour la chasse, il changeoit de demeure toutes les nuits, et couchoit sur la dure comme les bêtes fauves. Jamais pen-

[1] Mithridate-Evergète.

dant sept ans il n'entra dans aucune ville, et ne se mit à l'abri dans une maison; il endurcit de cette manière son corps contre l'inclémence des saisons, et contre tous les genres de fatigue.

Le danger de sa situation lui suggéra une précaution de plus; il se prémunit contre les poisons les plus violens, en prenant tous les jours un antidote, que l'on dit infaillible, dont il fut l'inventeur.

Son père avoit été allié des Romains, et leur avoit rendu de grands services dans leur guerre contre Andronicus, le dernier des rois de Pergame. Le fils étoit trop redoutable pour que l'on continuât avec lui ces relations amicales. Les Romains le considérant avec jalousie, résolurent de l'abaisser. Dans cette intention, le sénat jugea à propos de renfermer ses états dans des limites plus étroi-

tes. Indigné de cette tentative, Mithridate conçut le projet audacieux de détruire la puissance romaine en Asie ; une grande partie de ces provinces ne tarda pas à se liguer avec lui.

Trois généraux romains furent envoyés contre Mithridate ; le proconsul Lucius Cassius, Quintus Oppius et Manius Aquilius, personnage consulaire qui avoit eu les honneurs du triomphe, et se trouvoit à la tête des commissaires romains chargés des affaires de l'Asie. Mithridate les défit tous ; les trois généraux étant tombés prisonniers entre ses mains, ils les exposa au mépris et au ridicule sans égard pour leur qualité, et les fit promener en spectacle dans toute l'Asie. Aquilius particulièrement, qu'il accusoit d'être l'auteur de la guerre fut, abreuvé des outrages les plus odieux. Le roi

de Pont le fit charger de chaînes et monter sur un âne, puis il lui enjoignit de déclarer à la multitude étonnée quels étoient son nom et son grade dans les armées romaines. Pour marquer encore plus la haine qu'il avoit vouée au nom romain, il donna l'ordre de massacrer, à un jour fixe, dans toutes les provinces d'Asie qu'il occupoit, les Romains et les Italiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Il accorda au débiteur la moitié des biens du créancier qu'il auroit égorgé, et la liberté à l'esclave qui auroit tué son maître. Il défendit, sous peine de mort, d'épargner aucun Romain, ou de donner la sépulture aux cadavres de ceux qui seroient massacrés.

L'atrocité de pareils ordres, et encore plus l'empressement affreux avec lequel ils furent exécutés, prouvent évidemment combien les Ro-

mains étoient devenus odieux aux nations asiatiques. Quatre-vingt mille hommes, en adoptant l'évaluation la plus modérée [1], périrent dans ce carnage. La mort de Manius Aquilius termina cette scène d'horreurs; Mithridate lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, en faisant allusion à l'avarice des Romains.

Le plan de Mithridate étoit ensuite de former alliance avec les états de la Grèce, d'engager avec leur secours les hostilités dans le voisinage de l'Italie, et, si les circonstances le favorisoient, de porter la guerre au cœur de l'empire romain.

Les conjonctures étoient propices à ses desseins. Les Romains, occupés dans l'intérieur, d'abord par les insurgés italiens, ou la guerre des confédérés, et ensuite par les dissen-

[1] Plutarque, dans la vie de Sylla, fait monter le nombre des victimes à 150,000.

sions que Marius et Sylla avoient excitées, paroissoient avoir perdu la Grèce de vue. Ces circonstances, jointes au souvenir des exploits de Mithridate, et à sa haine contre Rome, ne pouvoient manquer de le rendre intéressant aux yeux d'un peuple impatient de changement.

Les Athéniens prévinrent ses désirs. Aigris par certaines contributions que les Romains leur avoient récemment imposées, ils envoyèrent au roi de Pont une ambassade pour demander son assistance. Rien n'entroit mieux dans ses vues. Une armée de terre considérable, commandée par son fils Ariarathes, et une autre commandée par Archélaüs, et une flotte imposante, furent envoyés aussitôt au secours de l'Attique. Pendant qu'Archélaüs, avec son corps d'armée, prenoit possession d'Athènes, sa flotte réduisoit avec une ex-

trême rapidité les îles nombreuses de la mer Egée; Ariarathes étendoit ses conquêtes dans la Thrace et dans la Macédoine.

En Grèce, le général romain, Brutius Sura combattit d'abord contre Archélaüs avec vigueur, et, dans une affaire, il le contraignit de rejoindre ses vaisseaux; mais cet échec n'eut point de résultat décisif; toute la province d'Achaïe, depuis la Thessalie jusqu'à la mer de Crète, reconnut promptement Mithridate; la petite ville de Thespie fut, dit-on, la seule place dont la résistance rendit un siège nécessaire.

Enfin Sylla ayant expulsé les partisans de Marius, se disposa à punir la révolte des Grecs. Son nom seul inspiroit la terreur et l'épouvante. Dès que l'on fut instruit de son approche, les villes grecques, excepté Athènes, se hâtèrent de flé-

chir sa colère et d'offrir leur soumission. D'autres guerres plus importantes, dans lesquelles Sylla étoit entraîné par son ambition, les sauvèrent. Sylla dédaignant des ennemis moins redoutables, marcha avec rapidité contre Athènes, où étoient rassemblées les principales forces de Mithridate. Son but étoit d'éteindre tout d'un coup en Grèce le foyer de la guerre, par la prise d'Athènes; mais la tâche fut plus difficile qu'il ne s'y étoit attendu.

Athènes étoit divisée en deux parties, la ville haute et la ville basse. La ville haute comprenant la cité proprement dite et la citadelle, étoit enfermée par une muraille très-forte. La ville basse, à près de deux lieues de l'autre, étoit le port communément appelé le Pirée, fameux par son arsenal, ses chantiers, ses magasins, la multitude des matelots et des ar-

tisans, et par-dessus tout par son bassin, ouvrage de Thémistocle, que l'on disoit assez grand pour donner l'abri à mille galères, et par son commerce non-seulement avec les îles voisines, mais avec l'Asie et l'Egypte. Tout autour étoient des fortifications en pierres, construites sous Périclès, hautes de soixante pieds, et d'une épaisseur proportionnée. Du Pirée à Athènes conduisoit une route défendue de chaque côté par une forte muraille, qui formoit une communication entre le port et la ville.

Aristion commandoit dans Athènes, proprement dite : c'étoit un démagogue turbulent qui étoit parvenu à l'autorité, en flattant bassement les folies et les vices de la multitude. Epicurien déclaré, il cachoit sous une affectation de philosophie les penchans les plus dépravés. Il s'étoit fait nommer par intrigue am-

bassadeur auprès de Mithridate, il s'étoit insinué dans ses bonnes graces par des manières rampantes, et en trahisant les intérêts de son pays. A son retour, il assura les Athéniens que les grands desseins de Mithridate ne tendoient à autre chose qu'à humilier Rome, à rétablir en Grèce le gouvernement populaire, et à lui rendre son ancienne liberté.

Après avoir gagné par ces manœuvres la confiance illimitée du peuple, Aristion usurpa l'autorité souveraine, il l'exerça en tyran, et de la manière la plus arbitraire; il condamnoit à mort ou à l'exil, sous prétexte d'intelligence avec Rome, tous ceux dont la fortune tentoit son avarice, dont le rang ou les vertus lui portoient ombrage. Tourmenté par les remords, Aristion, à défaut de vrai courage, car un scélérat n'est jamais brave, étoit poussé par le désespoir; il étoit résolu à se

défendre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de composer avec un ennemi dont il savoit bien qu'il ne pouvoit espérer la clémence.

Archélaüs avoit le commandement militaire dans la basse ville: c'étoit un officier brave et expérimenté, qui ne négligeoit aucun de ses avantages. Outre une garnison nombreuse, il avoit à ses ordres une flotte imposante, qui le mettoit à portée de tirer des munitions du dehors. Il y avoit en outre en Macédoine une armée de cent mille hommes, toute prête à marcher à son secours.

Sylla étoit dans une situation bien différente. Plusieurs tentatives d'assaut n'ayant point réussi, il se vit entouré d'obstacles. Il avoit amené avec lui cinq légions et peu de cohortes, montant ensemble à trente mille hommes, force de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi. Il man-

quoit d'ailleurs des machines nécessaires pour un siège, de magasins et d'argent pour s'en procurer. Il trouva des ressources contre toutes ces difficultés dans son génie audacieux. Il envoya Lucullus en Egypte solliciter des secours maritimes. Il persuada les Etoliens et les Thessaliens, sans doute par réparation de leur défection dernière, de lui envoyer un renfort d'hommes, de lui fournir des armes et des vivres. Il abattit tous les bois sacrés autour d'Athènes, sans épargner ceux du Lycée et de l'Académie dans les fauxbourgs, afin d'avoir des bois de construction pour ses machines. Enfin il s'empara des trésors sacrés d'Epidaure, d'Olympie et de Delphes.

La réponse de Sylla à Caphis, Phocidien qu'il avoit envoyé à Delphes pour cet objet, est mémorable. Elle prouve que ce cruel Romain étoit

aussi peu retenu par des scrupules de religion que par les sentimens de l'humanité.

Au moment où Caphis alloit saisir les riches offrandes consacrées au dieu, la lyre d'Apollon, au moyen d'une fraude pratiquée par les prêtres, sembla résonner spontanément au fond du sanctuaire. Caphis, frappé d'une terreur religieuse, s'arrêta, et envoya au général romain le récit de ce prodige effrayant. Sylla répondit en plaisantant, qu'il étoit singulier que Caphis ignorât que la musique étoit l'expression, non de la colère, mais de la joie; qu'il pouvoit donc s'emparer hardiment des trésors, puisqu'Apollon les donnoit de si bonne grace.

Malgré ses succès, Sylla n'en étoit guères plus avancé. Il voulut escalader les murailles et fut repoussé. Les assiégés, dans une sortie, brû-

lèrent ses machines. C'étoit en vain qu'il pratiquoit une brèche, un nouveau rempart se présentoit derrière la muraille abattue. Il eut recours aux mines ; les Athéniens contreminèrent ses travaux, égorgèrent ses ouvriers ou les mirent en fuite.

Sylla voyant échouer toutes ses entreprises, et voyant l'hiver s'approcher, changea le siège en blocus, afin de réduire la place par famine. Déjà il avoit renversé les longues murailles qui joignoient le Pirée à Athènes ; il s'étoit logé sur la route même qui servoit de communication entre les deux villes, de sorte que le passage des vivres du port dans Athènes étoit devenu presque impossible. De grandes difficultés lui restoient à combattre. Archélaüs harceloit sans cesse les lignes romaines, et parvenoit souvent à jeter des vivres dans la place ; mais, grace à la tra

hison de deux Athéniens de la garnison du Pirée, Sylla parvint enfin à empêcher ce ravitaillement. Ces deux hommes, frondeurs habiles, lançoient journellement dans les camps des Romains des balles de plomb, sur lesquelles étoient écrits, en peu de mots, les projets d'Archélaüs, de cette manière : *Demain nous ferons une sortie.* — *L'attaque aura lieu sur telle partie de vos lignes.* — *Le convoi partira à telle heure.* Sylla prenoit ses précautions en conséquence.

Athènes éprouva bientôt ce que la disette a de plus affreux. Un boisseau de blé se vendoit mille drachmes [1]. Le peuple se nourrissoit non-seulement des herbes et des racines qui croissoient spontanément dans la citadelle, mais encore de cuirs bouillis, des outres qui servoient à contenir l'huile et même de cadavres

[1] Environ 900 fr.

humains. Insultant à tant de misère, le tyran vivoit dans l'abondance et la débauche. Les prêtres et les principaux citoyens d'Athènes étant venus en corps le supplier d'avoir pitié des malheurs du peuple, et d'entrer en négociation avec les Romains, il ordonna à ses gardes de les repousser à coups de flèches.

Sylla instruit de ce qui se passoit, jugea les circonstances favorables pour faire un dernier effort. Il observa une partie des remparts plus basse que le reste, et y dirigea son attaque; il profita des ténèbres pour s'en emparer. Les habitans surpris, ou affoiblis, ou peut-être dégoûtés du service, firent peu de résistance. Ces considérations, surtout la dernière, eussent touché un vainqueur plus humain; mais naturellement dur et vindicatif, Sylla étoit irrité par la longue résistance qu'on lui avoit faite, et encore plus

par des offenses personnelles que lui avoit faites Aristion ; il n'avoit pas cette grandeur d'ame qui fait oublier ou pardonner les injures.

Sylla, emporté par un fougueux ressentiment, livra Athènes à la rapacité du soldat. Il ordonna que tout ce qui se trouveroit dans l'intérieur des murailles, armé ou désarmé, de quelque sexe, de quelque condition que ce fût, seroit passé au fil de l'épée. Cette scène de désastres est la plus horrible dont fassent mention les annales de la Grèce. Les soldats se jetèrent comme des forcenés sur cette multitude affoiblie, découragée et sans défense. L'obscurité de la nuit, le son des trompettes, le cliquetis des armes, les cris insolens des vainqueurs, les cris de désespoir des vaincus, tout contribua à l'horreur de ce massacre inhumain. Tous les quartiers de la ville furent remplis de

carnage : une foule d'habitans épuisés par la faim se présentèrent d'eux-mêmes au fer ennemi ; quelques-uns se tuèrent de leur propre main. Le nombre des morts, selon Plutarque, excéda tout calcul ; on n'en put juger que par la quantité de sang qui sortit en torrens par les portes de la ville.

Enfin, rassasié de carnage, Sylla céda aux importunités de ceux qui étoient auprès de lui ; il consentit à épargner les restes de ce malheureux peuple.

Profitant de la confusion, Aristion et ses afidés se sauvèrent dans la citadelle ; peu de jours après le défaut d'eau les obligea à se rendre. Le tyran et ses principaux adhérens furent mis à mort par ordre de Sylla.

L'évacuation du Pirée suivit de près la prise d'Athènes. Archélaüs désespérant de défendre la place, en

sortit avec ses troupes, et se contenta de bloquer avec sa flotte l'embouchure du port. Sylla ne pouvant immoler des victimes humaines à sa férocité, s'en dédommagea par la destruction de ces magnifiques édifices, de ces ornemens superbes que l'orgueil et le goût des Athéniens y avoient accumulés pendant trois siècles. Il livra le Pirée aux flammes, et fit démolir tout ce que l'incendie avoit respecté. Une grande partie de la haute-ville avoit été rasée de fond en comble; mais tout le Pirée fut réduit en un monceau de ruine; il ne resta pas debout un seul édifice.

Ce fut le ravage le plus complet qu'Athènes eût éprouvé depuis l'invasion des Perses. Cette ville se releva avec peine et lentement de ses ruines. Ce ne fut que sous le règne d'Adrien, le plus libéral de ses derniers bienfaiteurs, qu'elle commença

à reprendre quelque chose de son ancien état.

La destruction d'Athènes ne fut au surplus qu'une foible partie des calamités dont Sylla accabla la Grèce. A peine en fut-il maître, que Taxiles qui avoit pris le commandement de l'armée de Mithridate après la mort d'Ariarathes, fils de ce prince, et qui l'avoit portée par de nombreux recrutemens à cent vingt mille hommes, sortit de Macédoine, se joignit à Archélaüs et entra en Béotie. Sylla, malgré tous les renforts qu'il reçut, n'avoit que les deux tiers des forces de l'ennemi. Son unique ressource sembloit être de se retrancher derrière les décombres d'Athènes, où il eût été difficile à des Asiatiques de le forcer; mais l'Attique étoit dévastée, les troupes risquoient de périr de faim s'il restoit dans la même position. Il résolut de s'avancer dans

la plaine, et de tenter l'événement. C'est à l'histoire romaine qu'appartient la narration détaillée de la bataille qui eut lieu près de Chéronée; il nous suffira de dire que Sylla remporta une victoire complète, et s'empara du camp des ennemis, qui laissèrent cent dix mille hommes sur le carreau.

Mithridate ne se laissant point abattre par l'infortune, et fécond en expédiens, ordonna à Dorylaïis de marcher contre Sylla avec quatre-vingt mille hommes. Ils se rencontrèrent près d'Orchomènes et Béotie. La victoire se déclara encore en faveur de Sylla, malgré le courage des Asiatiques qui balancèrent un instant la fortune des Romains.

L'histoire célèbre à cette occasion la valeur et l'habileté de Sylla, mais on soupçonne qu'une autre cause contribua à ses succès. On prétend

qu'Archélaüs entretenoit une correspondance criminelle avec Sylla, et qu'il lui vendit son maître. Il paroît que Mithridate le soupçonnoit fortement d'après une lettre qu'il écrivit à Arsaces, roi des Parthes. Il est certain que Sylla traita dans la suite Archélaüs avec beaucoup de distinction ; il lui donna un domaine considérable dans l'île d'Eubée, avec le titre d'ami et d'allié du peuple romain. Tant de faveurs ne pouvoient être que le prix d'importans services.

Le premier usage que fit Sylla de ses victoires, ce fut de tirer des Béotiens une vengeance éclatante. Ce malheureux peuple dont le territoire venoit de servir de théâtre aux dernières batailles, avoit également souffert des deux partis : Sylla ne fut point apaisé par cette considération. La Béotie fut livrée à la désolation et au carnage : un grand nombre de

villes furent ruinées [1] et les habitans égorgés sans distinction. Sylla ôta en outre aux Thébains la moitié de leur territoire et le donna à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien, afin, dit-il, de dédommager ces dieux des trésors qu'il leur avoit enlevés.

Quant à Mithridate, quoique la suite de ses aventures soit assez étrangère à l'histoire de la Grèce, il ne sera pas inutile d'en dire un mot. Quoiqu'humilié par des revers réitérés, il se montra toujours supérieur à l'adversité; pendant une longue série de guerres, de victoires, de défaites, de négociations et de traités,

[1] On cite entr'autres Larymne, Anthédon et Alées. Un jour Sylla se promenant sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent un superbe plat de poissons. Sylla leur demanda d'où ils étoient; sur la réponse qu'ils étoient Aléens : Hé quoi, s'écria-t-il, est-ce qu'il existe encore des Aléens ?

il demeura toujours l'irréconciliable ennemi de Rome. Quoiqu'on lui eût opposé, à différentes époques, trois des plus grands capitaines du siècle, Sylla, Lucullus et Pompée, jamais il ne fut entièrement vaincu. On le voit avec admiration à une époque où toutes ses espérances étoient déçues, où il étoit repoussé dans un coin obscur et éloigné de ses états, former le projet gigantesque, de faire une irruption en Italie, par cette même route que plusieurs siècles après les hordes du nord suivirent avec tant de succès. Lorsqu'il conçut ce dessein, il touchoit à sa soixante-dixième année; Rome eût sans doute trouvé en lui un second Annibal, si la révolte de son fils Pharnace n'eût déconcerté toutes ses entreprises.

Pharnace étoit le plus cher de ses fils. Mithridate le considéroit comme le dernier appui de sa maison; il

l'avoit désigné pour son successeur ; Pharnace lui étoit constamment resté attaché et fidèle, au milieu de la trahison de ses autres enfans. Accablé de ce coup imprévu, le vieux monarque, dans un accès de désespoir, mit fin à ses propres infortunes et aux alarmes de Rome. Nous pouvons juger des craintes qu'il inspiroit aux Romains par la joie immodérée que leur causa la nouvelle de sa mort.

La guerre de Mithridate fut suivie de désastres, non moins funestes, causés par les brigandages des pirates ciliciens. Ces corsaires qui ne reconnoissoient aucune loi, avoient leur établissement primitif dans les rochers des côtes de Cilicie. Enrichis par des prises innombrables, profitant des contestations ou de la foiblesse des princes asiatiques du voisinage, au service desquels ils eu-

troient quelquefois, ils s'étoient rendus la terreur des environs. Mithridate les trouva dans cette situation florissante, lorsqu'il médita d'établir sa domination en Asie. Il vit tout d'un coup l'avantage qu'il pouvoit tirer de l'intrépidité et de l'expérience nautique de ces forbans, il ne dédaigna point de faire alliance avec eux. Forts de cet appui, les corsaires ciliciens entreprirent des expéditions plus lointaines et plus hasardeuses, ils étendirent leurs dépredations des colonnes d'Hercule aux côtes d'Egypte; tandis que les Romains embarrassés de tous côtés par des commotions intestines et la condition précaire de leurs plus belles provinces, contemplèrent les progrès de l'orage, sans pouvoir le conjurer.

Les pirates, favorisés par tant de circonstances, parvinrent à un degré de prospérité qui ne leur promettoit

pas moins que l'empire de la Méditerranée. Non contens d'attaquer les vaisseaux, ils prenoient des villes maritimes et des îles; ils avoient en divers endroits leurs arsenaux, leurs ports et des tours fortifiées. Le nombre de leurs galères montoit à plus de mille, bien équipées : ils n'avoient guères moins de quatre cents villes en leur possession. Il n'y avoit presque pas sur toute la Méditerranée de place importante qu'ils n'eussent insultée ou mise à contribution. Les légions de l'Italie ne purent la mettre elle-même à l'abri de leurs ravages. Ils en infestoient les côtes, ils faisoient des incursions dans l'intérieur des terres, emmenoient des hommes et du butin : si bien qu'à une certaine distance des côtes, on ne pouvoit plus voyager avec sûreté.

La Grèce étoit nécessairement plus exposée à ces invasions par sa situa-

tion particulière. La multitude d'îles qui l'entouroient, la vaste étendue des côtes entre la mer Egée, la mer de Crète et la mer Ionienne, toutes remplies de havres et de baies, garnies de villes populeuses, couvertes de riches pâturages, offroient à ces aventuriers des objets trop séduisans pour ne point les inviter à des descentes.

Les corsaires s'emparoient des vaisseaux, pilloient les villes, dévastoient la campagne. Ils eurent tant de succès sur la côte du Péloponnèse, que le promontoire de Malée, à l'extrémité sud-est de cette partie de la Grèce, reçut d'eux le nom de *promontoire d'or*. Ils n'épargnèrent pas même les temples, notamment celui de Junon à Argos, et celui d'Esculape à Epidaure.

Pendant près de quarante ans, ces ennemis du genre humain, exercè-

rent impunément leurs outrages jusqu'à ce que les Romains, un peu tirés de leur embarras, résolurent de les exterminer. Pompée eut un plein succès dans cette guerre. Il détruisit les flottes des brigands, les poursuivit dans leurs derniers repaires, et prit toutes leurs forteresses. Après qu'ils se furent rendus à condition, il les dispersa en différens pays et dans l'intérieur des terres, afin que, ne voyant pas la mer, ils ne fussent pas tentés de recommencer leurs courses.

La Grèce étoit dépeuplée : on transporta un nombre considérable de ces pirates dans le Péloponnèse. Pompée leur assigna le territoire des Dyméens.

Les scènes sanglantes qui suivirent ne sont que trop connues. L'ambition termina ce que la corruption avoit commencé. Ce que la ruine de la liberté de Rome, la rapacité, la

vénalité, la dissolution avoient préparé, fut complètement effectué par le génie ardent et entreprenant de César, par la dissipation d'Antoine et l'hypocrisie froide d'Octave. Les discordes civiles n'étoient point encore calmées, lorsque l'Italie rejeta sur la Grèce tous les fléaux de la guerre; les factions qui divisoient Rome ensanglantèrent les champs de Pharsale.

Les troubles se rallumèrent à la mort de César; la Grèce redevint le théâtre où l'on se disputa l'empire du monde. Les rivalités d'Octave et d'Antoine produisirent une troisième guerre, et la Grèce fut encore le lieu de la scène : ce fut sur la côte d'Epire que se livra cette bataille d'Actium, où triompha Octave.

Il n'est pas besoin du secours de l'histoire pour comprendre combien dut souffrir un pays où se passoient

de si tristes évènemens, un pays obligé de prendre une part active à ces guerres civiles, un pays dont la population disparoissoit pour une cause qui n'étoit pas la sienne, tandis qu'une multitude de barbares, sortis des Gaules, de la Thrace, de l'Afrique, des forêts de la Germanie et des déserts du Caucase, attirés par l'appât des dépouilles, mettoient le comble à tant de catastrophes. Ces calamités, inséparables peut-être de semblables convulsions, paroissoient devoir finir avec les hostilités ; mais, à son extrême mortification, la Grèce n'y vit que le commencement de ses souffrances.

Lorsque la guerre fut finie, tous ceux qui ne s'étoient point montrés amis du vainqueur, furent traités comme des ennemis. La vengeance et l'avarice trouvèrent aisément des prétextes contre ceux qui avoient

quelque chose à perdre. Le pillage des villes, la confiscation des propriétés furent regardés comme un juste droit de la guerre.

César lui-même, malgré sa clémence, ne fut pas absolument innocent de ces extorsions. Les Athéniens s'étoient déclarés contre lui ; leur pays, qui commençoit à réparer les maux que lui avoit faits Sylla, fut ruiné de nouveau. Le peuple de Sicyone, qui s'étoit prononcé avec tout le Péloponnèse en faveur de Pompée, fut privé du territoire de Corinthe qu'on lui avoit autrefois donné en partage. Ce fut sans doute pour humilier cette partie de la Grèce, que César fit renaître Corinthe de ses ruines, et y plaça une colonie formée d'un corps de ses vétérans et d'esclaves affranchis, venus de l'Italie.

Fin du tome dix-septième.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. X. *Consulat de Paul-Emile. Il marche contre Persée, et le force dans ses retranchemens sur les bords du Pénée. Bataille de Pydna. Persée s'enfuit à Pella, à Amphipolis, dans la Samothrace, et se rend enfin au général romain.* 5

CHAP. XI. *Persée est conduit à Rome. On le fait marcher devant le char de triomphe du général romain. Fin misérable de ce prince. Humiliation de la Macédoine. Situation fâcheuse de l'Epire, de l'Etolie etc. Pro-*

jets des Romains contre l'Achaïe. 37

CHAP. XII. *Desseins perfides des Romains contre l'Achaïe. Déportation des principaux citoyens en Italie. Affaire d'Orope. Guerre des Achéens contre Sparte. Artifices des Romains. Insurrection à Corinthe. Nouvelle Guerre en Macédoine. Prétentions d'Andricus. Avènement au trône de deux autres prétendans, et leur chute.* 51

CHAP. XIII. *Insurrection des Achéens. Ils sont défaits par Métellus et par Mummius. Prise de Corinthe. Fin de la ligue achéenne. Principales causes qui produisirent la décadence et l'anéantissement total des républiques de la Grèce.* 85

CHAP. XIV. *La Grèce est menacée par les Cimbres. Son alliance avec Mithridate. Siége et destruction d'Athènes par Sylla. Défaite de Mithridate. Ravages des corsaires de Cilicie. Guerres civiles entre César et Pompée, entre les républicains et les partisans de César, entre Octave et Marc-Antoine.* 120

FIN DE LA TABLE.

LIVRES

QU'ON TROUVE EN NOMBRE

Chez les mêmes Libraires.

Abrégé de l'histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie, et Table des traités entre la France et les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours; suivi d'un Recueil d'environ cent traités et actes diplomatiques qui n'ont pas encore vu le jour; par M. *Koch*, ancien tribun, 6 vol. in-8. Bâle, 1797 et suiv. fr. 27, franc de port, fr. 36.

Alphonse de Lodève, par madame la comtesse de *Goloffkin*, 2 vol. in-12. Paris, 1809, fr. 4. 50 c. et franc de port, fr. 6. 70 c. Pap. vélin, fr. 8, et franc de port fr. 9. 20 c.

Amours (les) de Chéréas et de Callirrhoë, histoire traduite du grec (de *Chariton*), avec des remarques (par M. *Larcher*); 2 vol. in-12. Paris, 1797. fr. 4, franc de port fr. 5.

Amours (les) de Daphnis et de Chloé, traduites du grec de *Longus* (par *Amyot*); in-12. Paris, 1797. fr. 2, franc de port fr. 2. 60 c.

Amours (les) d'Ismène et d'Isménias (par *Eusta-*

thius) ; in-4. Paris, 1797. Pap. fin, avec fig. enlum., fr. 10, franc de port, fr. 11.

Amours (les) de Rhodante et Dosiclès, traduites du grec de *Theodorus Prodromus*, par *P. F. Godard de Beauchamp*, in-12. Paris, 1797. fr. 2, franc de port, fr. 2. 60 c.

Amours (les) de Théagènes et Chariclès, histoire éthiopique (par *Héliodore*), 2 vol. in-4. Paris, 1796. Pap. fin, fig. enlum., fr. 20, franc de port, fr. 24.

Anatomie et physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier ; avec des observations sur la possibilité de reconnoître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leurs têtes, par *F. J. Gall* et *G. Spurzheim*, vol. 1. Anatomie et physiologie du système nerveux en général, et Anatomie du cerveau en particulier, in-4. avec 17 planches in-fol. fr. 120 ; le même in-fol. pap. vél. fr. 240.

Bibliothéque historique à l'usage des jeunes gens, ou précis des histoires générales et particulières de tous les peuples anciens et modernes, extrait de différens auteurs et traduits de diverses langues, par M. *Breton*, traducteur de la Bibliothéque géographique de Campe, 24 vol. in-18, ornés de cartes et gravures. Paris, 1809, fr. 36, et franc de port, fr. 44.

Catalogue méthodique des plantes du jardin de l'école de médecine de Strasbourg, par *D. Villars*, 1 vol. in-8. Strasbourg, 1807. fr. 6.

VA1 15198589